

État des lieux de la masculinité pro-féministe : perceptions et pratiques des jeunes hommes liégeois face aux rapports de genre

Auteur : Wilderiane, Jules

Promoteur(s) : Servais, Christine; Massart, Guy

Faculté : Faculté de Philosophie et Lettres

Diplôme : Master en journalisme, à finalité spécialisée en investigation multimédia

Année académique : 2024-2025

URI/URL : <http://hdl.handle.net/2268.2/23039>

Avertissement à l'attention des usagers :

Tous les documents placés en accès ouvert sur le site le site MatheO sont protégés par le droit d'auteur. Conformément aux principes énoncés par la "Budapest Open Access Initiative"(BOAI, 2002), l'utilisateur du site peut lire, télécharger, copier, transmettre, imprimer, chercher ou faire un lien vers le texte intégral de ces documents, les disséquer pour les indexer, s'en servir de données pour un logiciel, ou s'en servir à toute autre fin légale (ou prévue par la réglementation relative au droit d'auteur). Toute utilisation du document à des fins commerciales est strictement interdite.

Par ailleurs, l'utilisateur s'engage à respecter les droits moraux de l'auteur, principalement le droit à l'intégrité de l'oeuvre et le droit de paternité et ce dans toute utilisation que l'utilisateur entreprend. Ainsi, à titre d'exemple, lorsqu'il reproduira un document par extrait ou dans son intégralité, l'utilisateur citera de manière complète les sources telles que mentionnées ci-dessus. Toute utilisation non explicitement autorisée ci-avant (telle que par exemple, la modification du document ou son résumé) nécessite l'autorisation préalable et expresse des auteurs ou de leurs ayants droit.



État des lieux de la masculinité pro-féministe : perceptions et pratiques des jeunes hommes liégeois face aux rapports de genre.

Mémoire présenté par Jules Wilderiane
en vue de l'obtention du grade de
Master en Journalisme à finalité spécialisée en Investigation multimédia

Introduction	4
Féminisme : histoire, concepts et perspectives	5
1. Introduction	5
2. Les quatre vagues féministes	5
3. Féminisme intersectionnel	6
4. Patriarcat et domination masculine	7
L'étude des masculinités	9
1. La construction de la masculinité hégémonique	9
2. La diversité des masculinités	10
3. Les masculinity studies comme outil de compréhension des engagements pro-féministes	11
4. Implication des hommes dans le féminisme	13
5. Critique des Masculinity studies	14
Méthodologie	16
1. Genèse et évolution de la recherche	16
2. Le podcast	18
3. Sélection des participants	19
4. Le groupe critique féministe	21
5. Analyse des données	22
6. Les principales pistes d'analyse attendues	23
7. Réflexion personnelle	24

Analyse thématique de l'épisode 1 du podcast « Boys Won't be Boys »	26
Introduction	26
1. Rapport à la masculinité	28
2. Alignement avec le féminisme	34
3. Violences masculines : reconnaissance partielle et reproduction des schémas	40
4. Sous-thèmes émergents	43
5. Mon auto-analyse : reconnaître les contradictions masculines à partir de ma propre parole.	50
Episode 2 : Are Boys Still Boys ?	54
1. Introduction	54
2. Critiques formulées par le groupe féministe	56
Conclusion	60
Bibliographie	62
Ouvrages académiques et théoriques	62
Sources militantes, collectifs et brochures	64
Podcasts et ressources médiatiques	64
Outils numériques et bases de données	65

Introduction

La question du féminisme et de la masculinité occupe une place centrale dans les débats, tant dans le champ académique que dans les mouvements sociaux. Depuis les années 1980, les recherches sur les masculinités ont contribué à déconstruire l'idée d'une masculinité homogène et intemporelle, mettant en évidence la diversité des expériences masculines ainsi que les dynamiques de pouvoir qui les traversent. Malheureusement, l'information peine à atteindre la masse masculine. Aujourd'hui, dans un contexte marqué par un renforcement des revendications féministes et une interrogation croissante sur les rapports de genre, il devient essentiel d'examiner comment certains jeunes hommes sensibles aux idées féministes perçoivent et appliquent ces principes dans leur quotidien.

Ce mémoire s'attache ainsi à analyser les perceptions et les pratiques de jeunes hommes qui se déclarent d'accord avec le féminisme, âgés de 25 à 30 ans. Il s'agit de comprendre dans quelle mesure leur adhésion aux principes féministes influence leur conception de la masculinité et sa pratique ce qui pourrait modifier leurs rapports aux autres genres. En effet, si ces hommes revendiquent une remise en question des notions de la masculinité hégémonique, il est encore incertain s'ils parviennent à dépasser certains comportements de domination, souvent intériorisés et inconscients, qui restent ancrés dans leurs interactions sociales. L'étude vise ainsi à interroger les tensions et les contradictions entre, d'une part, les valeurs féministes qu'ils aspirent à incarner et, d'autre part, les normes sociales qui continuent d'exercer une influence sur leur identité et leurs pratiques.

Afin d'aborder cette problématique, certaines théories féministes pertinentes seront présentées comme première partie de ce travail. En effet, un rappel théorique semblait important au vu des sujets traités qui peuvent être assez poussés dans les analyses. Ensuite, ce travail repose sur une série d'entretiens menés et de discussions auprès de trois hommes sensibilisés aux enjeux féministes. Ces entretiens permettent d'explorer leur trajectoire de socialisation, leurs réflexions sur la masculinité ainsi que les difficultés qu'ils rencontrent dans la mise en application concrète de leurs convictions. L'analyse de ces discours s'inscrit dans une approche théorique mobilisant les travaux de chercheurs et chercheuses ayant largement contribué à la compréhension des masculinités et de leurs rapports au féminisme. En particulier, les réflexions de bell hooks, Francis Dupuis-Déri, Raewyn Connell, Daniel Welzer-Lang et Alban Jacquemart fourniront un cadre conceptuel permettant de questionner les stratégies d'engagement et de distanciation de ces hommes face aux normes masculines dominantes. Par ailleurs, la notion de « domination masculine » développée par Pierre Bourdieu sera mobilisée afin d'éclairer les mécanismes subtils par lesquels les rapports de pouvoir continuent de s'exercer malgré une volonté affichée de s'en émanciper.

Enfin, cette recherche adopte une méthodologie qui mets au centre le podcast comme outil à la fois de collecte et de diffusion des données. Le premier épisode de ce podcast consistera en une discussion semi-dirigée entre les trois participants et moi-même, visant à saisir les nuances de leurs discours et à identifier les paradoxes éventuels de leur engagement pro-féministe. La construction du script s'est effectuée en collaboration avec un groupe de parole critique composé de femmes

féministes, permettant ainsi d'apporter un regard extérieur et réflexif sur la conduite des entretiens. Dans un second temps, un deuxième épisode sera consacré à une analyse critique des propos tenus par les participants, menée par ce même groupe critique. Cette démarche vise à confronter les discours masculins pro-féministes à un regard féministe exigeant, afin d'interroger les limites de leur engagement et les résistances inconscientes qui peuvent encore subsister. Les données de la discussion des trois premiers participants seront analysées dans une partie via la méthodologie de Christophe Lejeune, telle que décrite dans son *Manuel d'analyse qualitative*. Pour terminer, une conclusion synthétique qui regroupe les résultats des analyses mais aussi le retour critique sera également présentée.

Féminisme : histoire, concepts et perspectives

1. Introduction

Le féminisme est bien plus qu'un mouvement social ou une théorie politique. Il représente une lutte constante pour remettre en question les structures patriarcales, tout en offrant des alternatives critiques aux normes de genre dominantes. À travers les siècles, il a évolué pour répondre à des contextes sociaux variés, s'enrichissant de nouveaux concepts et diversifiant ses approches.

2. Les quatre vagues féministes

L'histoire du féminisme est fréquemment représentée à travers la métaphore des vagues, une image qui, bien que réductrice, permet de saisir les grandes dynamiques et continuités du mouvement. Chaque vague se caractérise par des revendications spécifiques, des contextes sociopolitiques distincts et des avancées majeures, tout en s'inscrivant dans une histoire longue des luttes pour l'égalité des sexes.

La première vague féministe émerge au XIX^e siècle et se concentre principalement sur les droits civiques et politiques des femmes. Elle s'incarne dans les luttes pour l'obtention du droit de vote, l'accès à l'éducation et l'égalité juridique. Ce combat est notamment porté par les suffragettes britanniques et américaines, qui mènent des campagnes de grande envergure, mobilisant pétitions, grèves de la faim et manifestations publiques. Parmi les figures emblématiques de cette période, Mary Wollstonecraft, dans *A Vindication of the Rights of Woman*, pose les bases d'une pensée réclamant une égalité rationnelle entre les sexes, tandis qu'Emmeline Pankhurst incarne un activisme militant en faveur du suffrage féminin. Toutefois, cette vague reste marquée par des tensions internes, notamment sur les questions de race et de classe, de nombreuses féministes blanches excluant les femmes racisées et issues des classes populaires de leurs revendications (Gornet, *Histoire du féminisme*, 2018, p. 24).

À partir des années 1960, la deuxième vague féministe élargit le champ des luttes en mettant en lumière les oppressions structurelles qui s'exercent au sein de la sphère privée. En dénonçant les inégalités inhérentes aux institutions du mariage, de la famille et du droit, cette vague montre que les expériences individuelles des femmes sont le produit de systèmes de domination patriarcale. Le

slogan « *le privé est politique* », popularisé par le mouvement féministe radical, illustre cette prise de conscience collective. (Gornet, p. 35) Des autrices comme Simone de Beauvoir, avec *Le Deuxième Sexe*, et Betty Friedan, dans *The Feminine Mystique*, jouent un rôle majeur dans cette transformation intellectuelle et politique, en déconstruisant les normes genrées et en revendiquant une autonomisation des femmes. Cette période voit également des avancées législatives significatives, telles que la légalisation de l'avortement et la reconnaissance de droits reproductifs dans plusieurs pays occidentaux. (Gornet, p. 35-39)

La troisième vague, qui émerge dans les années 1990, marque un tournant théorique et militant en intégrant une perspective intersectionnelle, développée par Kimberlé Crenshaw. Cette approche souligne la manière dont les discriminations ne se limitent pas au genre, mais résultent de superposition de multiples systèmes d'oppression : la race, la classe sociale et l'orientation sexuelle. Parallèlement, l'essor des *gender studies*, porté par des chercheuses comme Judith Butler, contribue à déconstruire le genre comme une construction sociale performative, ouvrant ainsi la voie à une critique plus large des normes identitaires et sexuelles. Cette vague revendique une plus grande diversité des expériences féministes et met en avant les luttes des minorités, tout en valorisant une approche plus inclusive et fluide des identités de genre (Judith Butler, *Gender Trouble*, 2007, p. 25)

Enfin, la quatrième vague, qui prend son essor au cours des années 2010, repose sur l'usage des technologies numériques comme levier d'amplification des voix féministes et de structuration des mobilisations à l'échelle transnationale. (Gornet, p. 70) Des campagnes telles que #MeToo ou #NiUnaMenos témoignent de la capacité des réseaux sociaux à rendre visibles des problématiques telles que les violences sexuelles et les inégalités systémiques, tout en favorisant une démocratisation de la parole féministe. Cependant, cette vague soulève également des interrogations sur les limites de cette hyperconnectivité, notamment en ce qui concerne la performativité du militantisme en ligne, les phénomènes de cyberharcèlement, ainsi que la fragmentation des luttes féministes sur les plateformes numériques (Gornet, p. 72).

3. Féminisme intersectionnel

Le concept d'intersectionnalité est devenu incontournable pour appréhender les formes complexes de domination que subissent certains groupes sociaux. Introduit par Kimberlé Crenshaw à la fin des années 1980, il visait initialement à dénoncer l'incapacité des cadres juridiques américains à prendre en compte les discriminations spécifiques vécues par les femmes noires, à l'intersection du racisme et du sexisme. L'affaire DeGraffenreid v. General Motors illustre ce constat : la justice a rejeté les plaintes de travailleuses noires au motif que l'entreprise embauchait des hommes noirs et des femmes blanches, ignorant ainsi leur double exclusion (Crenshaw, 1991, p. 1241).

Mais cette analyse ne surgit pas de nulle part. Comme le rappelle Angela Davis, les femmes noires ont depuis le XIXe siècle dénoncé leur invisibilisation au sein des luttes féministes et antiracistes. Dans *Women, Race and Class*, elle retrace l'histoire de figures comme Sojourner Truth, dont le discours « Ain't I a Woman? » en 1851 posait déjà les jalons d'une critique radicale du féminisme blanc centré sur les femmes blanches de la bourgeoisie (Davis, 1983, p. 50). montre aussi

comment la lutte contre le capitalisme et le racisme ne peut être dissociée de l'émancipation des femmes noires, tant les systèmes de pouvoir sont imbriqués (ibid., p. 84).

Cette imbrication, que Patricia Hill Collins désignera plus tard sous le nom de *Matrix of Domination*, est également visible dans les analyses matérialistes du féminisme français. Christine Delphy, notamment, insiste sur le fait que les rapports de sexe sont d'abord des rapports de classe : les femmes constituent une classe sociale exploitée par les hommes, non seulement dans la sphère professionnelle mais aussi au sein même du foyer, à travers le travail domestique non rémunéré (Delphy, 2013, p. 23). Cette lecture permet de penser l'oppression comme une construction sociale fondée sur une hiérarchisation matérielle et non comme un simple héritage culturel ou symbolique.

L'Intersectionality Booklet, quant à lui, insiste sur la nécessité de sortir l'intersectionnalité du seul cadre académique pour en faire un outil de transformation sociale concret. Il rappelle que la domination ne s'exerce jamais selon un seul axe, mais selon des configurations mouvantes où se croisent le genre, la race, la classe, l'orientation sexuelle ou encore la situation migratoire (Intersectionality Booklet, p. 18). C'est cette grille de lecture qui permet d'identifier les angles morts des politiques publiques ou des luttes militantes qui, sans cela, reproduisent des formes d'exclusion au nom même de l'émancipation.

Aujourd'hui, parler d'intersectionnalité ne revient donc pas à additionner les oppressions mais à analyser leur articulation. Pour ma part, cette approche m'a permis de mieux comprendre les limites de mon propre positionnement dans ce mémoire. Étant un homme blanc, il m'était impossible de saisir pleinement l'expérience d'un intervenant racisé, par exemple, dans son rapport au sexisme et à l'homophobie. L'intersectionnalité m'a donc servi ici de boussole critique : non pas pour tout comprendre, mais pour mieux écouter, laisser de la place à d'autres vécus, et interroger mes propres angles morts.

4. Patriarcat et domination masculine

Le patriarcat constitue la trame de fond incontournable de toute réflexion sur les rapports sociaux de sexe, et donc un socle théorique fondamental de ce mémoire. Ce système structurel organise une hiérarchisation durable entre les genres, attribuant aux hommes une position dominante, souvent perçue comme naturelle, et aux femmes un statut subordonné, tout aussi souvent invisibilisé. Cette domination ne repose pas seulement sur des lois ou des institutions, mais s'incarne dans les pratiques, les gestes quotidiens, les représentations symboliques, les habitudes de langage, et jusque dans les affects. Comme le souligne Pierre Bourdieu, la domination masculine s'exerce par la violence symbolique, c'est-à-dire une forme de pouvoir qui s'impose sans coercition apparente, parce qu'elle est incorporée, intériorisée à travers la socialisation (Bourdieu, 1998, p. 11-30). C'est là tout le paradoxe du patriarcat : sa puissance vient de son apparente évidence, à son inscription dans les corps et dans les perceptions.

Toutefois, cette approche, aussi éclairante soit-elle, tend parfois à diluer la responsabilité individuelle, notamment masculine, dans les processus de reproduction de la domination. C'est

pourquoi il est nécessaire d'articuler l'analyse de Bourdieu avec celle de Léo Thiers-Vidal, qui insiste sur le rôle actif des hommes dans le maintien du patriarcat, y compris lorsqu'ils se déclarent critiques ou solidaires du féminisme. Il ne suffit pas, selon lui, de considérer les hommes comme des produits d'un conditionnement social aliénant ; il faut aussi analyser les bénéfices concrets matériels, affectifs, symboliques qu'ils tirent de cette hiérarchie de genre (Thiers-Vidal, *De l'ennemi principal aux principaux ennemis*, 2010, p. 65-72). L'enjeu est donc de ne pas se contenter de penser la masculinité comme une prison dont les hommes seraient les victimes involontaires, mais de mettre en lumière les stratégies, conscientes ou non, par lesquelles ils se déresponsabilisent tout en préservant leurs privilèges.

Ce déplacement analytique est fondamental dans le cadre de ce mémoire, qui interroge précisément les formes de discours que peuvent tenir des hommes s'identifiant même partiellement comme proféministes. L'un des objectifs principaux est de mettre en évidence la manière dont ces discours peuvent, parfois malgré eux, reproduire des formes subtiles de recentrage masculin, de minimisation des violences ou d'appropriation symbolique des luttes féministes. La notion de « conscience interactionnelle politique » proposée par Thiers-Vidal permet d'envisager la manière dont des hommes peuvent reconnaître l'existence du patriarcat sans en tirer de véritables conséquences pratiques dans leur quotidien (Thiers-Vidal, 2010, p. 79-80). Cela rejoint également les observations de Christine Delphy, qui définit le patriarcat comme un mode de production spécifique reposant sur l'appropriation directe du travail et du corps des femmes, notamment dans la sphère domestique (Delphy, 2013, tome 1, p. 34-37). En ce sens, il ne s'agit pas seulement d'une idéologie, mais d'un système économique, social et relationnel qui s'incarne dans des rapports concrets et quotidiens.

De manière complémentaire, les travaux de Colette Guillaumin soulignent combien cette appropriation ne se limite pas au travail mais s'étend aux corps eux-mêmes, à travers des dispositifs normatifs qui rendent les femmes disponibles, objectifiées, et toujours assignées à leur fonction reproductrice ou de soin (Guillaumin, 1992, p. 184-190). Ces analyses permettent de comprendre que la domination masculine ne peut être pensée indépendamment de ses effets matériels, ni des modalités affectives qui la soutiennent, et qu'elle se maintient précisément parce qu'elle sert les intérêts de ceux qui y participent.

Ce mémoire s'inscrit ainsi dans un champ d'analyse qui interroge les formes contemporaines de la masculinité et leur capacité, ou leur incapacité, à se penser en dehors du système patriarcal. À travers l'étude de discours d'hommes engagés dans une démarche réflexive, il devient possible de voir comment certains gestes, certaines prises de parole, voire certaines postures proféministes peuvent aussi servir à protéger une image de soi, à éviter le coût subjectif d'une véritable remise en cause. Comme le montre mon corpus, même lorsque les hommes se disent en questionnement, il est fréquent qu'ils recentrent la discussion sur leur propre parcours, leurs émotions ou leurs résistances, plutôt que sur les effets concrets de la domination sur les femmes.

En définitive, le patriarcat n'est pas seulement une structure abstraite ; il est un système qui traverse les relations interpersonnelles, y compris les plus bienveillantes, et dont les hommes tirent des bénéfices qu'ils ne sont pas toujours prêts à remettre en question. Comprendre cette complexité est

un des enjeux majeurs de ce travail. Il s'agit, au fond, de se demander comment des hommes peuvent réellement se situer en alliés du féminisme, au-delà des discours, et quels sont les gestes symboliques, matériels, politiques qui peuvent témoigner d'un véritable engagement à défaire un ordre dont ils restent les bénéficiaires.

L'étude des masculinités

Les masculinity studies ou études critiques de la masculinité sont essentielles pour comprendre les normes et attentes qui façonnent les identités masculines dans la société. En examinant comment les normes masculines influencent la vie des hommes et leurs relations avec les autres, ces études permettent de déconstruire les stéréotypes de genre. C'est dans ce but que le podcast est réalisé tout en gardant une vision matérialiste qui assume la participation des hommes dans le maintien de ces stéréotypes de genre.

1. La construction de la masculinité hégémonique

Les masculinity studies offrent un cadre d'analyse essentiel pour comprendre les mécanismes par lesquels les normes de genre masculines se construisent, se reproduisent et résistent à la critique. Au cœur de cette réflexion, le concept de « masculinité hégémonique », introduit par Raewyn Connell, désigne le modèle de masculinité socialement valorisé, mais inatteignable pour la majorité des hommes. Ce modèle repose sur des caractéristiques telles que la force physique, la domination émotionnelle, la compétitivité et l'hétérosexualité obligatoire. Connell souligne que cette hégémonie n'est pas imposée par un petit groupe d'hommes puissants, mais reproduite au quotidien par une majorité d'hommes ordinaires, souvent inconsciemment (Connell, *Masculinities*, 1995, p. 77-80). Elle agit à la fois comme un idéal à respecter et comme un mécanisme d'exclusion, rejetant les formes de masculinités « subalternes », notamment homosexuelles ou non occidentales.

Cette dynamique est au cœur des tensions vécues par les hommes interrogés dans mon mémoire. Comme le montre Olivia Gazalé, cette « virilité sacrificielle » oblige les hommes à une démonstration constante de leur domination dans tous les espaces de leur vie (familiaux, professionnels, sexuels) quitte à sacrifier leurs émotions, leur santé mentale ou leurs relations intimes (Gazalé, *Le mythe de la virilité*, 2017, p. 112-135). Cette pression constante est en partie responsable d'une série de maux socialement invisibilisés : réticence à consulter un professionnel de santé (Mahalik et al., 2007, p. 2201-2209), surreprésentation dans les suicides, isolement affectif, comportements autodestructeurs ou encore recours à la violence pour affirmer une autorité vacillante.

La violence masculine, dans ce cadre, n'est pas un simple « accident » comportemental, mais une production structurelle de la norme virile. Connell rappelle que les hommes sont non seulement les principaux auteurs de violences interpersonnelles, mais aussi les principales victimes de violences masculines ce qui indique la centralité de la virilité comme norme de confrontation et de hiérarchisation (Connell, 1995, p. 212-215). Cette violence sert alors à maintenir l'ordre sexué : elle

est dirigée contre les femmes, mais aussi contre les hommes qui dévient des normes. Daniel Welzer-Lang souligne à ce titre le rôle fondamental de l'homophobie dans la construction de la masculinité hégémonique. Elle agit comme un « garde-fou » permettant d'exclure les comportements jugés trop féminins, et par extension, de réaffirmer la hiérarchie entre les sexes (Welzer-Lang, *L'homophobie, la face cachée du masculin*, 1999, p. 25-26).

Cette homophobie intériorisée transparaît dans les discussions de mon podcast, même chez des hommes qui se disent pro-féministes. Il ne s'agit pas nécessairement de propos ouvertement homophobes, mais de la crainte récurrente d'être perçus comme « faibles » ou « trop sensibles », surtout lorsqu'ils parlent de sentiments, comme si la proximité émotionnelle entre hommes menaçait leur place dans l'ordre viril.

Les masculinity studies permettent également de relier ces enjeux à ceux de mon mémoire en montrant à quel point la transformation des masculinités ne peut se limiter à une posture réflexive ou à une simple intention de changement. Elle suppose un travail de déconstruction active, à la fois individuel et collectif. Connell parle de « masculinités en crise », mais précise que cette crise n'est pas forcément progressiste : elle peut déboucher sur un raidissement réactionnaire, comme l'ont montré les mobilisations masculinistes ou antiféministes de ces dernières années (1995, p. 204-205). Cette tension se retrouve dans mon corpus : les hommes interrogés expriment souvent une volonté de changement, mais peinent à mettre en œuvre des transformations concrètes. Beaucoup restent enfermés dans une posture introspective, sans passer à l'action.

Enfin, en croisant cette analyse avec les travaux de bell hooks, il apparaît que la libération des hommes des carcans virils ne peut se faire sans un engagement sincère et actif contre le patriarcat. Dans *The Will to Change*, hooks affirme que les hommes doivent apprendre à aimer autrement, à se rendre vulnérables, mais surtout à reconnaître leur participation au système patriarcal (hooks, 2004, p. 17-24). Ce constat est central dans mon mémoire : le travail d'introspection ne suffit pas s'il n'est pas accompagné d'un engagement concret en faveur des luttes féministes, d'un effort de redistribution du pouvoir et d'un positionnement clair vis-à-vis des normes hégémoniques.

2. La diversité des masculinités

Les masculinity studies ont permis de déconstruire l'idée d'une masculinité unique et universelle. En s'appuyant sur une approche socioconstructionniste, Raewyn Connell a introduit une typologie des masculinités qui distingue, entre autres, la masculinité hégémonique, les masculinités subordonnées, marginalisées et complices (Connell, 1995, p. 76-81). L'intersectionnalité permet d'approfondir cette analyse. En effet, chaque homme vit sa masculinité à l'intersection de rapports sociaux de genre, de classe, de race, d'orientation sexuelle et de capacité. Comme le souligne Bruno Benvindo, les pressions associées à la performance masculine varient fortement selon les milieux sociaux et les appartenances identitaires : « L'expérience du masculin est structurée par des formes de domination multiples, qui ne se superposent pas mécaniquement mais se reconfigurent dans

chaque contexte » (Groenemann, Masculinité et intersectionnalité, 2017, p. 29). Par exemple, un homme noir issu des quartiers populaires sera exposé à des représentations sociales où sa masculinité est à la fois hypersexualisée et criminalisée, comme l'a démontré Patricia Hill Collins dans ses travaux sur la construction racialisée de la virilité (Collins, *Black sexual politics*, 2004, p. 187-193). À l'inverse, les hommes blancs de classe moyenne peuvent être vus comme les représentants par défaut de la norme virile, mais sont également contraints à une performance constante de cette norme.

Welzer-Lang, dans ses recherches sur la contraception masculine, montre que des formes alternatives de masculinité peuvent émerger lorsque les hommes remettent en cause les rôles genrés traditionnels. Il cite par exemple les groupes masculins engagés dans le partage des responsabilités reproductives, qui interrogent la naturalisation du rôle maternel et s'impliquent activement dans des pratiques contraceptives (Welzer-Lang, 2009, p. 122-125). Ces démarches, bien que minoritaires, participent à la construction de masculinités critiques qui refusent les assignations traditionnelles liées à la domination, à la distance émotionnelle et au pouvoir sexuel.

Ces formes de contestation, même lorsqu'elles sont individuelles ou localisées, sont essentielles pour penser la transformation des normes masculines dans leur pluralité. Elles révèlent que les masculinités ne sont pas figées, mais en constante négociation dans les rapports sociaux. Cette dynamique s'observe également dans les discours recueillis dans mon mémoire, où les hommes interrogés expriment à la fois un malaise face aux modèles virils dominants et une difficulté à se projeter dans d'autres formes de masculinité. Leur prise de conscience est souvent freinée par le poids des injonctions sociales, mais certains d'entre eux évoquent des pistes d'émancipation, par l'écoute, la remise en question ou encore le refus de la performativité virile, qui montrent que les masculinités sont traversées de tensions et de potentialités de changement.

3. Les masculinity studies comme outil de compréhension des engagements pro-féministes

Les masculinity studies offrent un cadre théorique indispensable pour analyser les tensions inhérentes à l'engagement des hommes dans les luttes féministes. L'un des apports majeurs de Raewyn Connell est d'avoir conceptualisé les différentes formes de masculinité comme une structure hiérarchique, dominée par la masculinité hégémonique : un idéal inatteignable pour la majorité des hommes, mais qui organise la distribution du pouvoir symbolique entre eux (Connell, *Masculinities*, 1995, p. 76-81). En-dessous de cet idéal, elle identifie les masculinités complices - celles d'hommes qui, sans reproduire toutes les normes viriles dominantes, continuent néanmoins d'en tirer profit mais aussi les masculinités subordonnées, notamment celles associées à l'homosexualité ou à la racialisation (Connell, 1995, p. 78). Cette typologie est essentielle pour comprendre pourquoi, même lorsqu'un homme remet en question certains aspects du patriarcat, il peut continuer à bénéficier des privilèges de genre sans y renoncer concrètement.

C'est précisément cette contradiction qu'analyse Léo Thiers-Vidal lorsqu'il dénonce les logiques de réversibilité partielle dans les discours masculins proféministes. Il montre que de nombreux hommes se déclarent alliés du féminisme, tout en préservant les avantages matériels, relationnels et symboliques que leur confère le patriarcat (Thiers-Vidal, p. 12-20). Ce positionnement produit des formes d'engagement ambivalentes, parfois même contre-productives, lorsque ces hommes prennent la parole au sein des mouvements féministes sans remettre en cause leur position dominante, ce qui rejoint les critiques formulées dans ton mémoire par le groupe critique féministe.

L'étude d'Arianne Torné (2014) approfondit cette complexité identitaire en analysant la façon dont des hommes se disent féministes tout en vivant un tiraillement entre cette posture et les normes masculines traditionnelles. À travers une série d'entretiens qualitatifs, elle démontre que ces hommes doivent faire face à une perception sociale qui associe leur engagement à une forme de faiblesse, d'émotivité ou d'homosexualité présumée (Torné, 2014, p. 42-46). Ces stéréotypes, enracinés dans la masculinité hégémonique, compliquent leur identification au féminisme. Anderson (2009), que Torné mobilise, observe que les hommes féministes sont perçus comme moins masculins que leurs pairs, ce qui induit une tension subjective et sociale dans leur positionnement public.

En parallèle, Torné s'appuie sur les travaux de Baird et al. (2007), qui montrent combien les trajectoires proféministes sont souvent façonnées par des relations significatives avec des femmes (mères, compagnes, collègues) ou par des formations professionnelles liées au travail thérapeutique, notamment dans l'écoute des souffrances féminines. Ces parcours personnels sont essentiels à la formation d'un regard critique sur le patriarcat, mais ils n'effacent pas pour autant les contradictions internes ni les résistances sociales que suscite leur position marginale dans l'espace public masculin (Torné, 2014, p. 53-55).

Dans le cadre de ce mémoire, cette réflexion prend une résonance particulière. Les participants expriment eux aussi une certaine difficulté à affirmer une posture féministe claire, oscillant entre une identification éthique au féminisme et une prudence dans l'affichage de cette étiquette. Leur discours témoigne souvent d'une volonté sincère d'évolution, mais aussi d'une méconnaissance ou d'une résistance implicite face à l'ampleur des renoncements que suppose une posture véritablement critique du patriarcat. Welzer-Lang, dans ses travaux sur les groupes d'hommes anti-sexistes, identifie un phénomène similaire. Il montre que même au sein de collectifs critiques de la masculinité, les dynamiques de pouvoir et les pratiques sexistes persistent souvent, à travers la réticence à partager l'espace symbolique, à reconnaître la parole féminine, ou à assumer un positionnement minoritaire dans la sphère masculine (Welzer-Lang, 2011, p. 28-31). Ce constat renforce l'idée que la masculinité proféministe n'est pas une identité stabilisée, mais un processus fragile, exposé à des tensions structurelles et subjectives.

Dans ce contexte, les masculinity studies permettent d'analyser finement les zones grises de l'engagement masculin, en montrant que la critique des normes viriles doit s'accompagner d'une remise en question réelle des privilèges. Elles invitent à dépasser les simples déclarations d'intention pour interroger les pratiques concrètes : partage des tâches, redistribution de la parole, soutien actif aux luttes féministes, écoute des critiques féminines. C'est cette exigence que cherche

à porter ce mémoire, en confrontant la parole masculine à une lecture féministe rigoureuse, et en mettant en lumière les impensés, les résistances, mais aussi les possibles chemins d'évolution.

4. Implication des hommes dans le féminisme

L'engagement des hommes dans les luttes féministes constitue l'un des points les plus délicats et ambivalents du champ proféministe. Dans mon mémoire, cette tension est au cœur de l'analyse : comment des hommes, socialisés dans un système patriarcal, peuvent-ils se positionner comme alliés du féminisme sans en reproduire les logiques d'appropriation ou de domination ? Cette question traverse les échanges de mon podcast comme les retours critiques du groupe féministe, qui pointent à la fois un potentiel d'évolution et des angles morts persistants dans les discours masculins.

Francis Dupuis-Déri a bien montré que l'implication des hommes dans le féminisme est souvent traversée par des postures problématiques. Dans *Les hommes et le féminisme*, il distingue plusieurs profils typiques : le « poseur », qui utilise le féminisme comme ressource symbolique pour améliorer son image ; l'« autoflagellateur », qui exprime une culpabilité stérile sans engagement concret ; ou encore l'« humaniste », qui refuse d'adopter un point de vue genré au nom d'un universalisme abstrait, contribuant ainsi à effacer la spécificité des luttes féministes (Dupuis-Déri, 2017, p. 24). Ces figures illustrent comment certains hommes, tout en se disant alliés, peuvent recentrer la lutte autour de leur propre subjectivité, perpétuant ce que Christine Delphy appelle le « recentrage masculin » (Delphy, *L'Ennemi principal*, 2013, tome 2, p. 119-121).

Cette dynamique a d'ailleurs été explicitement soulevée par les femmes du groupe critique de mon projet, qui reprochent à certains participants du podcast de n'avoir que très partiellement assumé leur responsabilité dans le maintien du patriarcat, et d'avoir surtout parlé de leur propre évolution sans toujours interroger les effets concrets de leurs comportements sur les femmes. Cette critique rejoint les constats de Delphy sur la difficulté, pour les hommes engagés dans le féminisme, à renoncer réellement aux bénéfices symboliques et matériels de leur position (ibid., p. 95-97).

Pourtant, refuser l'engagement masculin au nom de ces risques reviendrait à figer les rôles de genre, comme si les hommes ne pouvaient qu'être des agents de la domination. Il existe heureusement des contre-exemples. Des mouvements comme MenEngage ou White Ribbon, tout comme certains collectifs de pères engagés pour une parentalité égalitaire, développent une posture proféministe fondée sur l'écoute, la déconstruction personnelle et la sensibilisation entre pairs. Ces démarches cherchent moins à s'imposer dans les espaces féministes qu'à agir sur les espaces masculins eux-mêmes : un enjeu fondamental, tant la reproduction du patriarcat s'opère dans les cercles d'hommes ordinaires (hooks, *The Will to Change*, 2004, p. 93-97 ; White Ribbon, 2020).

Une perspective plus approfondie est apportée par les masculinity studies, qui permettent de comprendre pourquoi l'engagement des hommes féministes est toujours traversé de contradictions. Connell insiste sur le fait que la majorité des hommes, même ceux qui rejettent consciemment les normes hégémoniques, continuent de bénéficier structurellement des privilèges liés à leur genre.

Ces hommes « complices » ne dominent pas activement, mais soutiennent le système en n'en sortant jamais vraiment (Connell, 1995, p. 79-82). Dans mon mémoire, on retrouve cette posture dans les discours des hommes qui expriment un accord théorique avec les idées féministes, mais peinent à modifier profondément leurs pratiques quotidiennes, notamment dans la sphère émotionnelle, conjugale ou professionnelle.

Cette difficulté n'est pas qu'individuelle : elle est sociale, culturelle, et repose sur la peur de perdre du pouvoir, de l'appartenance ou du statut. Plusieurs études, dont celle d'Arianne Torné, montrent que les hommes féministes se sentent souvent isolés dans leurs milieux, voire perçus comme dévirilisés, ce qui peut entraver leur engagement (Torné, 2014, p. 44-47). Comme l'explique également bell hooks, la transformation des masculinités ne peut se faire sans un changement radical de l'éducation affective et relationnelle, dès l'enfance, et une revalorisation de ce qui est traditionnellement considéré comme « féminin » : la vulnérabilité, l'écoute, le soin (hooks, *The Will to Change*, p. 109-115).

Malheureusement, cet enjeu éducatif reste largement sous-investi. L'exemple des ateliers EVRAS (Éducation à la vie relationnelle, affective et sexuelle) en Fédération Wallonie-Bruxelles, rendus obligatoires en 2012, montre à quel point ces initiatives peuvent être freinées. En septembre 2023, plusieurs écoles de la région de Charleroi et de Liège ont été incendiées à la suite de campagnes de désinformation portées par des groupes extrémistes, opposés à l'idée même de parler de genre et de sexualité à l'école.¹ Cette résistance violente illustre le caractère profondément politique de toute tentative de remise en question des normes patriarcales, et souligne l'importance cruciale d'une éducation non sexiste dès le plus jeune âge. L'implication des hommes dans le féminisme est loin d'être une simple question de bonne volonté, un travail critique continu est nécessaire. Ce travail ne peut se réduire à l'expression d'un malaise face aux normes viriles, mais suppose une remise en question active de ses pratiques, une écoute sincère des critiques féminines, et un engagement à long terme dans la redistribution du pouvoir. Dans le cadre de mon mémoire, les réactions contrastées des participants et l'analyse percutante du groupe féministe permettent de rendre visible toute la complexité d'un tel engagement.

5. Critique des Masculinity studies

Les *masculinity studies*, ont apporté une contribution essentielle à l'analyse des masculinités en mettant en évidence leur caractère pluriel et hiérarchisé. Cette approche a permis de visibiliser les masculinités subordonnées et marginalisées (celles des hommes homosexuels, racisés ou issus des classes populaires) tout en soulignant la fluidité et l'évolution des normes masculines en fonction des contextes historiques et sociaux.

Cependant, ce champ de recherche comporte son lot de critiques. Des théoriciennes féministes matérialistes comme Christine Delphy et Anthony MacMahon reprochent aux *masculinity studies* une tendance à psychologiser les rapports de genre, en insistant davantage sur les dynamiques

¹ <https://www.rbf.be/article/vandalisme-anti-evras-deux-ecoles-prises-pour-cible-a-liege-aussi-11256371>

identitaires et subjectives que sur les rapports de pouvoir structurels. Selon cette critique, l'accent mis sur la diversité des masculinités risque de détourner l'attention du fait que, malgré leur hétérogénéité, les hommes bénéficient collectivement d'un ordre patriarcal qui leur confère des avantages concrets en termes de pouvoir économique, politique et social. Ainsi, une analyse matérialiste souligne que les normes masculines ne sont pas seulement des constructions culturelles, mais des mécanismes de maintien des privilèges masculins (Delphy, 2013, tome 2, p.108-111); MacMahon, 2005, p. 29-41) .

Cette tension entre approche culturaliste et matérialiste reflète des divergences plus larges au sein des études de genre. D'un côté, une lecture met l'accent sur la multiplicité et la performativité des masculinités, en montrant comment elles sont sans cesse redéfinies dans les interactions sociales. De l'autre, une perspective matérialiste insiste sur les dimensions économiques et politiques de la domination masculine, soulignant que si les normes de genre évoluent, elles ne remettent pas nécessairement en cause l'inégale répartition du pouvoir entre les sexes.

« Au sein du foyer, l'inégale répartition des tâches domestiques perdure encore et toujours. En France, les femmes consacrent en moyenne 3h26 par jour aux tâches domestiques contre 2h pour les hommes. Cela n'est pas sans importance car cela signifie notamment beaucoup moins de temps disponible pour avoir une activité rémunérée ou pour se former. Ainsi, 42 % des femmes disent qu'elles ne peuvent avoir un travail rémunéré en raison de la charge trop importante du travail de soin qu'on leur fait porter dans le cadre familial. » (Oxfam France)²

Néanmoins, les *masculinity studies* ont aussi ouvert la voie à des réflexions critiques sur la transformation des masculinités. Certains travaux récents explorent la manière dont les hommes peuvent se détacher des injonctions viriles traditionnelles sans pour autant reproduire des dynamiques de domination sous d'autres formes.

² <https://www.oxfamfrance.org/inegalites-femmes-hommes/inegalites-hommes-femmes-travail/>

Méthodologie

1. Genèse et évolution de la recherche

Ce mémoire interroge la manière dont des hommes pro-féministes, âgés de 25 à 30 ans, redéfinissent leur rapport à la masculinité et aux autres genres dans un contexte où les normes traditionnelles de genre sont remises en question. L'objectif est de comprendre comment ces hommes, sensibilisés aux idées féministes, naviguent entre leurs convictions et les attentes sociales liées à la masculinité. À travers leurs discours et pratiques, il s'agit d'examiner s'ils parviennent à déconstruire les normes patriarcales, comment ils intègrent les principes d'égalité de genre dans leur quotidien, et quelles tensions ou contradictions émergent dans ce processus.

Ce mémoire cherche à répondre à une question centrale : Comment des hommes pro-féministes âgés de 25 à 30 ans perçoivent-ils, redéfinissent-ils et appliquent-ils les principes féministes dans un contexte où les normes de genre restent dominées par le patriarcat ?

De manière plus détaillée, il explore plusieurs sous-questions :

- Qu'est-ce que ces hommes entendent par « pro-féminisme » ? Y a-t-il une définition commune ou des divergences dans la manière dont ils se positionnent par rapport au féminisme ?
- Comment vivent-ils leur masculinité dans un contexte féministe ? En quoi leur vision de la masculinité diffère-t-elle des normes hégémoniques ? Parviennent-ils à s'émanciper de certains comportements sexistes ?
- Quels sont les défis qu'ils rencontrent ? Quels obstacles identifient-ils dans l'application concrète des idées féministes, que ce soit dans leur vie personnelle, sociale ou professionnelle ?
- Leur engagement transforme-t-il leurs interactions ? Comment leurs relations avec les femmes, les autres hommes ou les personnes non-binaires évoluent-elles en fonction de leur engagement proféministe ?
- Quels paradoxes et contradictions émergent ? Ressentent-ils des tensions entre leur engagement et les attentes sociales qui pèsent sur eux en tant qu'hommes ?

Ce mémoire ne répondra pas à une question binaire mais dressera plutôt un portrait nuancé des tensions et évolutions qui traversent cet engagement. Il montrera que la déconstruction de la masculinité n'est pas un processus linéaire et que, même parmi des hommes sensibilisés, des résistances et contradictions persistent.

Lorsque j'ai commencé à réfléchir à ce projet, il y a plus d'un an et demi, mon idée initiale était de confronter des hommes pro-féministes avec d'autres hommes plus sceptiques face au féminisme, dans un même espace de discussion. L'objectif était de voir comment ces débats pouvaient faire émerger des tensions et peut-être conduire à des prises de conscience. Toutefois, cette approche s'est avérée difficile à mettre en œuvre.

D'une part, lors des premiers entretiens, il est rapidement apparu que les discussions avec des hommes non sensibilisés au féminisme prenaient souvent une tournure virulente, même dans un cadre individuel. La dynamique du débat risquait d'éclipser l'analyse des discours et de recentrer l'attention sur la nécessité de déconstruire des préjugés élémentaires, un travail qui, bien que fondamental, est déjà mené par de nombreuses initiatives féministes portées par des femmes. D'autre part, intégrer ces échanges dans un format de podcast aurait transformé ce projet en un outil essentiellement éducatif, ce qui ne correspondait pas à mon intention initiale. Mon ambition n'était pas de vulgariser les bases du féminisme, mais d'explorer comment des hommes déjà sensibilisés traduisent concrètement ces idées dans leur quotidien.

Face à ces constats, j'ai recentré ma méthodologie sur des hommes déjà engagés dans une réflexion féministe, afin d'analyser plus finement les tensions entre théorie et pratique, les contradictions internes et les ajustements qu'ils opèrent dans leur vie. Ce choix permet une exploration plus nuancée des limites et des possibilités d'un engagement masculin dans le féminisme.

Ce mémoire et le podcast qui l'accompagne ne sont pas un point de départ, mais une étape parmi d'autres dans mon engagement féministe. Mon implication dans ces réflexions ne se limite pas au cadre académique, mais s'inscrit dans un parcours personnel et politique plus large. Depuis plusieurs années, mes lectures, discussions et expériences militantes ont nourri une remise en question de ma propre socialisation masculine et de mon positionnement en tant qu'homme dans les luttes féministes.

La construction de ce mémoire représente donc un prolongement naturel de ces interrogations. Il ne s'agit pas seulement de produire une analyse distanciée, mais de participer activement à un effort collectif de réflexion critique sur les masculinités et le rôle des hommes dans le féminisme. Ce travail s'inscrit ainsi dans une volonté plus large de comprendre comment nous, en tant qu'hommes, pouvons contribuer à la lutte féministe de manière pertinente, sans reproduire des schémas de domination ou de recentrage sur nous-mêmes.

Ma recherche documentaire repose sur plusieurs sources académiques et militantes. Une partie de ma bibliographie provient des conseils de M. Massart, qui m'a orienté vers des auteurs et autrices travaillant sur la masculinité et le féminisme, tels que Pierre Bourdieu (*La domination masculine*), Raewyn Connell (*Masculinities*), et Francis Dupuis-Déri (*Les hommes et le féminisme*). Ensuite, j'ai effectué mes propres recherches sur des plateformes scientifiques comme Cairn.info ou Google Scholar, à partir de mots-clés liés aux thèmes de mon mémoire : « hommes et féminisme », « masculinité hégémonique », « engagement masculin », « critiques féministes des hommes alliés ».

En complément des ouvrages et articles académiques, j'ai également utilisé des podcasts féministes comme *Les couilles sur la table*, qui propose une approche vulgarisée mais rigoureuse des questions

de masculinité et de féminisme. L'écoute de ces épisodes et la consultation de leurs bibliographies m'ont permis de repérer des références pertinentes et des chercheurs et chercheuses travaillant sur des thématiques similaires aux miennes.

2. Le podcast

La première étape de cette recherche consistait à mener des entretiens semi-directifs avec plusieurs hommes se revendiquant pro-féministes ou en tout cas, d'accord avec certaines idées féministes. Ces entretiens ont eu lieu dans un cadre informel, chez les participants avec enregistrement audio. Toutefois, ces entretiens ne constituent pas le cœur de l'analyse, mais plutôt un point de départ permettant d'établir un premier contact avec les participants et de mieux cerner leur positionnement.

Ils avaient un double objectif :

1. **Sélectionner les participants pour le podcast** : Il s'agissait de distinguer ceux qui avaient une réflexion féministe construite de ceux qui s'inscrivaient dans une posture plus réfractaire. En effet, mon projet initial, qui consistait à confronter des hommes féministes et non féministes dans un même espace, s'est révélé difficilement réalisable, notamment en raison des tensions générées par certains échanges. Ces entretiens ont donc aussi permis d'ajuster ma méthodologie en recentrant l'étude sur des hommes déjà engagés dans une démarche proféministe.
2. **Repérer les thématiques sensibles et les mécanismes d'adaptation** : En observant leurs réactions et leur manière de contourner certains sujets, j'ai pu identifier des points de tension qui seraient approfondis lors du podcast. De plus, entre les entretiens et l'enregistrement, certains participants ont partagé des contenus féministes sur les réseaux sociaux ou en ont discuté avec leur entourage, ce qui montre une forme de socialisation progressive à ces idées.

L'élément central de cette recherche est l'enregistrement d'un podcast collectif réunissant les participants sélectionnés lors des entretiens individuels. Contrairement à un simple enregistrement de témoignages, ce dispositif constitue un outil méthodologique en soi, permettant d'analyser les interactions, les ajustements discursifs et les stratégies argumentatives des participants lorsqu'ils sont confrontés à d'autres points de vue.

Selon l'étude de Boussou (2023, p. 4) sur les podcasts et la webradio comme outils d'encadrement et d'apprentissage, le podcast favorise une parole plus libre et une dynamique participative qui dépasse le cadre traditionnel de l'entretien scientifique. Il permet d'observer non seulement le contenu des discours, mais aussi la manière dont ils se modulent en fonction des échanges, de la pression sociale et du contexte de diffusion. Ce format facilite l'expression spontanée tout en introduisant un enjeu de mise en scène de soi, qui peut influencer la manière dont les participants expriment leurs idées.

Le podcast est aussi un outil de diffusion qui aura un impact sur la perception de ces hommes, tant par le public que par eux-mêmes. Savoir qu'ils seront écoutés peut les inciter à polir leur discours ou à adopter une posture particulière. Cependant, ces hommes étant dans une démarche de réflexion personnelle, leurs témoignages restent sincères et porteurs d'une introspection authentique, selon moi bien-sûr.

L'un des aspects les plus intéressants de cette méthode est que les participants, bien qu'issus d'un même profil général (hommes proféministes), n'ont pas tous la même approche du féminisme. Certains ont une vision plus théorique et militante, tandis que d'autres s'inscrivent dans une démarche plus intuitive ou pragmatique. Cette diversité permet d'analyser comment les représentations de la masculinité et du féminisme se négocient en interaction.

Le script du podcast a été conçu en collaboration avec un groupe de parole critique composé de femmes féministes. Ce groupe, constitué de féministes volontaires issues de mon entourage, s'est formé de manière naturelle à la suite de nombreuses discussions informelles autour de ce projet. À mesure que je sollicitais des avis et des retours, ces échanges ont pris une forme plus structurée, aboutissant à la création d'un espace de réflexion collective.

Nos réunions oscillent entre des échanges très structurés et des discussions plus informelles, qui sont à la fois des moments d'analyse critique et de convivialité entre jeunes féministes. Cette dynamique permet de rendre compte des préoccupations féministes actuelles et d'intégrer des questionnements qui ne viendraient pas spontanément d'un regard masculin. Ce choix est essentiel pour éviter une analyse qui resterait uniquement centrée sur les hommes et leur perception du féminisme, et pour inscrire cette réflexion dans une perspective plus large de transformation des rapports de genre.

3. Sélection des participants

La sélection des participants s'est d'abord appuyée sur un appel à volontaires diffusé sur les réseaux sociaux, dans l'objectif de recruter des hommes intéressés par une discussion autour du féminisme et de la masculinité. Cette approche visait à constituer un groupe varié, incluant des hommes proféministes ainsi que d'autres aux convictions plus hétérogènes, afin d'explorer une diversité de postures et d'engagements.

Comme expliqué précédemment, cette méthode a rapidement montré ses limites. Parmi les premiers candidats ne se revendiquant pas féministes, deux se sont révélés être ouvertement anti-féministes. Lors des échanges préliminaires et des premiers entretiens, leurs discours laissaient entrevoir une volonté de confrontation plutôt qu'un réel désir de réflexion ou de remise en question. Or, si l'idée de confronter des points de vue divergents peut sembler enrichissante sur le papier, elle pose un problème fondamental : où se situe la limite entre discuter des idées qui dérangent et offrir une tribune à des discours réactionnaires ?

Ce dilemme méthodologique rejoint une réflexion plus large, qui dépasse le cadre de ce mémoire et s'inscrit dans mes propres engagements anti-fascistes et dans le principe du cordon sanitaire

politique. Accorder un espace de discussion à des discours hostiles au féminisme aurait non seulement risqué de détourner l'objectif du podcast vers une défensive éducative mais aussi d'introduire une dynamique de débat conflictuelle qui aurait entâché la profondeur des échanges. Cette expérience m'a amené à recentrer mon approche : plutôt que de chercher un équilibre artificiel entre des visions opposées, j'ai choisi de me concentrer sur ceux qui s'interrogent réellement sur leur masculinité et leur engagement féministe.

Finalement, le choix des participants finaux ne s'est pas fait de manière rigide ou prédéfinie, mais de façon plus naturelle, à travers des discussions et des échanges répétés. Tout comme la formation du groupe critique féministe, les trois participants du podcast ont émergé de manière progressive, au fil des conversations que nous avons eues ensemble.

Même parmi ceux qui se définissaient comme féministes, une certaine motivation était nécessaire. Il ne suffisait pas d'avoir une sensibilité féministe pour vouloir participer activement à une discussion enregistrée sur sa propre masculinité et ses contradictions. La volonté d'engagement et de remise en question a donc été un critère implicite de sélection, façonnant un groupe composé d'hommes non seulement sensibilisés au féminisme, mais aussi prêts à s'exposer à une introspection collective.

Un autre élément important dans la sélection des participants était la diversité des profils. Dès le début, il était clair que cette discussion ne pouvait pas être menée uniquement par des hommes blancs et hétérosexuels, au risque d'uniformiser les perspectives et de limiter la portée de l'analyse. Sans tomber dans une catégorisation stéréotypée des participants, il est pertinent de noter que les quatre intervenants apportent des prismes différents en termes d'origines sociales, de trajectoires personnelles et de positionnements dans les milieux militants. Voici une analyse un peu simplifiée de leur profil sociologiques variés :

- **Homme 1 (moi-même)** : Milieu social moyen-haut, étudiant, hétérosexuel, soutien actif au féminisme.
- **Homme 2** : Milieu social moyen-haut, diplômé universitaire, débutant dans le féminisme, hétérosexuel.
- **Homme 3** : Milieu social moyen-bas, niveau secondaire, formation ouvrière et artistique, bisexuel, origines africaines, militant confirmé.
- **Homme 4** : Milieu social aisé, diplômé universitaire, écologiste modéré, bisexuel dans la communauté LGBTQIA+.

Cette diversité relative permet d'explorer différentes manières d'être un homme pro-féministe aujourd'hui :

- Certains sont impliqués dans des cercles militants, tandis que d'autres adoptent une posture plus informelle, intégrant leurs idées féministes dans leur quotidien sans nécessairement s'affilier à des mouvements.
- Le rapport aux identités sexuelles et aux parcours de socialisation varie également, ce qui influence les expériences et les perceptions des normes masculines.

Toutefois, malgré cette volonté de diversité, des prismes restent absents. Notamment, les hommes transgenres, qui auraient apporté un éclairage non-négligeable sur la masculinité en transition et les rapports de domination genrée, ne sont pas représentés. Ce constat ne constitue pas une faiblesse du projet mais souligne plutôt les limites inhérentes à toute recherche qualitative, où la diversité absolue est rarement atteignable. Cependant, l'objectif n'a jamais été de produire une représentation exhaustive de toutes les formes d'engagement masculin dans le féminisme, mais plutôt d'explorer en profondeur des trajectoires et des discours dans un contexte spécifique : celui du milieu féministe masculin liégeois lambda.

4. Le groupe critique féministe

Un élément essentiel de ce projet réside dans l'implication d'un groupe critique féministe, composé exclusivement de femmes, engagées ou non, dans les luttes féministes. Ce groupe s'est constitué de manière organique à travers des discussions récurrentes avec certaines de mes proches sur l'orientation de mon travail et les enjeux qu'il soulève. Il m'a rapidement semblé évident qu'il était indispensable d'inclure ces femmes, qui m'avaient déjà apporté des réflexions précieuses tout au long de ma démarche.

Pour élargir ce cercle, j'ai également fait un appel semi-public sur mes réseaux sociaux afin d'inviter d'autres femmes intéressées à se joindre aux échanges. Ce groupe joue un rôle fondamental dans mon dispositif méthodologique en apportant un regard féministe critique sur les discussions menées avec les hommes participants au podcast.

Le rôle de ce groupe est multiple :

- **Aide pour l'écriture** : Plusieurs réunions du groupe de critique féministe ont été dédiées à l'écriture du texte de l'épisode 1 du podcast. Leur aide a permis d'identifier des sujets importants à aborder mais aussi de clarifier l'angle ou le vocabulaire à employer pour parler de certaines thématiques, par exemple sur les violences sexistes et sexuelles.
- **Éviter les biais masculins** : La recherche sur les groupes d'hommes proféministes a montré que ces derniers ont souvent tendance à se recentrer sur eux-mêmes, parfois jusqu'à reproduire des logiques masculines dominantes, même en prétendant les déconstruire. Comme le souligne Raewyn Connell dans *Masculinities*, les espaces de parole entre hommes peuvent facilement dériver vers des formes de légitimation mutuelle plutôt qu'une véritable critique des dynamiques de pouvoir. L'implication de femmes féministes permet donc d'apporter une lecture extérieure qui évite cet écueil.

- **Identifier les angles morts du discours masculin** : Le groupe analyse les discussions tenues dans le podcast afin de mettre en évidence les points où les participants peuvent minimiser certains aspects du patriarcat, se déresponsabiliser ou reproduire des logiques sexistes inconscientes.
- **Offrir un contrepoint critique direct** : Une partie du projet consiste en un second épisode du podcast, dans lequel ce groupe critique reviendra sur les propos des hommes participants. L'objectif est de confronter les discours masculins avec des analyses féministes afin de rendre compte des limites de l'engagement pro-féministe et des résistances persistantes à la remise en question des privilèges masculins.

Le fait que ce groupe soit exclusivement composé de femmes est un choix assumé. L'histoire des groupes de parole entre hommes engagés dans une réflexion sur le féminisme montre que, sans une implication féministe extérieure, ces espaces risquent de reproduire des formes de masculinisme, même involontairement. Cette critique féministe intégrée dans le projet permet donc d'instaurer un dialogue plus équilibré et d'éviter un discours trop complaisant vis-à-vis des hommes interrogés.

5. Analyse des données

L'analyse des résultats repose principalement sur le contenu du podcast, qui constitue le noyau central de cette recherche. Contrairement aux entretiens individuels, qui ont surtout servi à sélectionner les participants et à observer l'évolution de leurs discours dans un cadre privé, le podcast permet d'examiner comment ces hommes formulent, ajustent et co-construisent leurs réflexions lorsqu'ils sont confrontés à d'autres regards masculins partageant une sensibilité féministe.

Les principes d'analyse qualitative appliqués dans ce mémoire s'inspirent du cadre méthodologique proposé par Christophe Lejeune dans *Manuel d'analyse qualitative* (2014)³. Ne disposant pas d'un exemplaire personnel du livre, j'ai effectué une consultation partielle en bibliothèque, complétée par un compte-rendu pédagogique détaillé. Cette double approche m'a permis de mettre en œuvre les principaux outils présentés dans l'ouvrage (codage ouvert, identification de grappes de sens, approche inductive) de manière rigoureuse et cohérente avec l'esprit de la théorisation ancrée. L'objectif est de repérer :

- Les concepts récurrents et les notions clés évoquées par les participants (exemple : masculinité hégémonique, remise en question des privilèges, contradictions vécues).
- Les tensions et contradictions internes qui émergent dans leurs discours (exemple : une revendication d'égalité qui coexiste avec des comportements genrés conservateurs).
- Les dynamiques interactionnelles : comment se répondent-ils ? Quelles stratégies discursives mobilisent-ils pour justifier ou nuancer leur engagement pro-féministe ?

³ Consultation partielle du manuel en bibliothèque (Lejeune, 2014), complétée par le compte-rendu détaillé de Stéphane Héas (2015), utilisé comme support pédagogique.

Cette analyse se fera également en tenant compte des modifications discursives observées au fil des échanges. En effet, dans un cadre collectif, les prises de parole ne sont pas figées : un participant peut reformuler sa pensée en fonction des réactions des autres, adopter une posture plus radicale ou au contraire chercher à atténuer ses propos. Le podcast offre ainsi un espace dynamique où les idées s'affinent, se confrontent et se négocient en direct.

Un aspect essentiel de cette analyse repose sur la confrontation entre le discours des hommes proféministes et les critiques féministes apportées par le groupe de parole critique composé de femmes. Dans un second épisode du podcast, ce groupe reviendra sur les propos tenus par les hommes afin de les examiner, questionner et, si nécessaire, déconstruire.

L'enjeu est donc de ne pas simplement analyser comment les hommes parlent de féminisme, mais aussi comment leurs discours sont perçus et jugés par des féministes engagées. Cette confrontation entre discours et contre-discours féministe est essentielle pour comprendre jusqu'où va réellement la remise en question des normes masculines et quelles sont les limites structurelles et individuelles de cet engagement.

6. Les principales pistes d'analyse attendues

Bien que les résultats détaillés émergeront de l'analyse des enregistrements, plusieurs pistes d'interprétation sont d'ores et déjà envisageables.

1. Une redéfinition partielle et ambivalente de la masculinité

- Les participants vont sans doute rejeter certains aspects de la masculinité hégémonique (violence, compétitivité, rejet des émotions), tout en conservant des habitudes et privilèges qu'ils ne perçoivent pas immédiatement comme problématiques.
- Certains pourraient formuler une masculinité alternative, qui se veut plus ouverte et inclusive, mais qui ne déconstruit pas entièrement les rapports de pouvoir (par exemple en reproduisant des postures d'expertise dans les discussions féministes).

2. Des contradictions entre engagement théorique et pratique quotidienne

- Les hommes proféministes interrogés pourraient exprimer une volonté sincère de lutter contre le sexisme tout en rencontrant des difficultés dans leur application quotidienne (ex. : dans le couple, au travail, entre amis).
- L'écart entre les intentions et les pratiques sera une des clés d'analyse de cette étude.

7. Réflexion personnelle

Ce podcast et ce mémoire ne sont pas nés d'un questionnement récent ni d'une révélation soudaine. Ils sont la continuité d'un engagement féministe que je porte depuis plusieurs années et qui a évolué au fil de mes lectures, de mes expériences militantes et de mes discussions avec des féministes. Il ne s'agit donc pas simplement d'un projet académique visant à explorer des concepts abstraits, mais d'une réponse concrète aux contradictions et aux enjeux que j'ai moi-même rencontrés dans mon engagement en tant qu'homme pro-féministe.

Ce n'est qu'après de longues années à me déclarer féministe que j'ai été confronté à des dilemmes fondamentaux : Quelle est la place des hommes dans cette lutte ? Comment soutenir le féminisme sans reproduire des logiques de domination ou de recentrage sur soi-même ? Ces interrogations ne trouvent pas de réponse unique ou définitive, mais elles nécessitent une remise en question continue et une analyse collective des dynamiques en jeu. Ce podcast s'inscrit précisément dans cette démarche : plutôt que d'apporter une réponse figée, il propose un espace de réflexion et d'interaction, où les discours se confrontent et évoluent en fonction des échanges.

Ce projet ne se limite pas à une réflexion individuelle : il s'inscrit aussi dans un contexte politique et social particulièrement préoccupant, qui me pousse à vouloir agir plutôt que de rester spectateur. La montée des discours anti-féministes, réactionnaires et masculinistes, combinée à la résurgence des extrêmes droites en Europe et ailleurs, crée un climat où les luttes pour l'égalité sont de plus en plus attaquées. L'agressivité anti-féministe que nous observons aujourd'hui, notamment à travers la remise en question des droits reproductifs, les attaques contre les études de genre ou encore la banalisation du discours masculiniste chez les plus jeunes générations, rend indispensable une réflexion collective sur le rôle des hommes dans ces résistances.

Face à cette situation, deux types de réactions sont possibles : l'indignation et la mobilisation. Je refuse de m'arrêter à la première. Si les structures politiques et économiques restent les leviers principaux pour combattre ces dérives, je crois également que les transformations sociales passent par des dynamiques de proximité, des discussions qui transforment nos relations, nos espaces de vie, nos interactions quotidiennes. Ce projet s'inscrit donc dans une volonté de développement des dynamiques sociales proches, en créant un cadre où l'on interroge non seulement nos discours, mais aussi nos pratiques et nos comportements dans nos sphères intimes, amicales et militantes.

Un autre aspect fondamental de cette recherche est qu'elle ne se limite pas à dénoncer le sexisme extérieur, celui des adversaires déclarés du féminisme. Elle questionne aussi les dynamiques internes aux espaces pro-féministes, celles qui sont plus subtiles mais tout aussi importantes. Le féminisme, en tant que projet politique, ne peut pas seulement être une posture idéologique : il doit aussi être un travail critique sur nos propres rapports de domination et nos résistances internes.

J'ai souvent été frappé par la manière dont certains hommes, moi y compris, peuvent adopter une posture féministe tout en reproduisant inconsciemment des schémas de domination. Ce projet est aussi un moyen d'examiner ces contradictions, non pas dans une perspective moralisatrice, mais pour comprendre comment nous pouvons réellement transformer nos pratiques.

Ce podcast et cette recherche ne marquent pas une fin, mais plutôt une étape dans un processus plus large. Il ne s'agit pas d'une conclusion, mais d'un point de départ pour d'autres discussions, d'autres formes d'engagement, d'autres manières de penser la place des hommes dans le féminisme. Mon engagement ne s'arrêtera pas à ce travail : il continuera de nourrir mes réflexions, mes choix et mes interactions.

Dans un contexte où les combats féministes sont plus que jamais nécessaires, ce mémoire est une manière de contribuer, à mon échelle, à une lutte qui me dépasse et qui, je l'espère, continuera à évoluer bien au-delà de cette recherche.

Analyse thématique de l'épisode 1 du podcast « *Boys Won't be Boys* »

Introduction

Dans cette première rencontre enregistrée du podcast *Boys Won't be Boys*, quatre jeunes hommes se réunissent pour réfléchir collectivement à leur rapport à la masculinité, à leurs privilèges et à leur adhésion aux idées féministes. Loin d'une posture savante, leur démarche est située, réflexive et souvent ambivalente. En ce sens, leur parole constitue un matériau riche pour une analyse qualitative fondée sur la méthode de théorisation ancrée (Grounded Theory Method, GTM) proposée par Christophe Lejeune.

Les grands axes d'analyse sont les suivants :

1. Le rapport à la masculinité
2. Le rapport au féminisme
3. Les violences masculines et la responsabilisation
4. Et plusieurs sous-thèmes émergents inattendus mais significatifs.

Ce travail s'inscrit dans une démarche de chercheur impliqué. Je ne suis pas extérieur au terrain : j'en fais partie, et j'ai même contribué à le construire. Le podcast dont je propose ici l'analyse a été pensé comme un outil d'enquête qualitative. L'objectif était de créer un espace de parole entre hommes autour des questions de genre, de masculinité et de féminisme. Cette position d'« enquêteur-participant », à la fois animateur et intervenant, suppose une posture particulière : engagée, située, mais aussi attentive aux effets que cette implication produit sur la construction et l'interprétation des données.

Le dispositif repose sur un podcast enregistré avec un groupe de pairs auquel j'appartiens. Le script de l'épisode a été élaboré en concertation avec un groupe critique féministe, formé spécifiquement pour accompagner ce travail. Les thématiques proposées (la masculinité hégémonique, la responsabilité des hommes dans le patriarcat et les violences sexistes, et l'appropriation des idées féministes dans la vie quotidienne) ont été définies en amont. Mais elles ont été formulées de manière ouverte, pour permettre à chaque participant de s'en saisir à partir de son propre vécu. L'idée n'était pas d'imposer un cadre interprétatif rigide, mais de favoriser une parole authentique, qui puisse ensuite être analysée.

Même si cette orientation initiale existe, elle ne contredit pas l'approche inductive que je mobilise. Comme le rappelle Christophe Lejeune (2014), la Grounded Theory ne consiste pas à partir de rien, mais à faire émerger les catégories à partir du terrain, en gardant une vigilance sur le processus de construction. (Lejeune, p. 20) Dans cette perspective, on peut parler ici d'une forme de théorisation ancrée orientée : les grandes lignes étaient présentes dès le départ, mais c'est le matériau lui-même qui a nourri, déplacé et affiné l'analyse.

L'analyse s'appuie sur une méthode de codage thématique inductif, à partir de la retranscription intégrale de l'épisode 1. La lecture du corpus a permis de dégager progressivement des grappes de sens. Certaines thématiques sont venues confirmer les axes initiaux (la masculinité, la compréhension du féminisme), d'autres sont apparues de manière plus inattendue : l'importance de la sphère du travail, la place du regard masculin dans les interactions, ou encore le rapport au corps. Ces éléments n'étaient pas planifiés mais ont émergé de façon transversale, au fil des échanges. Ce repérage a permis d'organiser l'analyse en quatre grands thèmes, chacun structuré autour de sous-thèmes cohérents.

Chaque sous-thème est illustré par des extraits littéraux de la retranscription, choisis pour leur portée analytique. Ces citations sont reproduites dans leur forme d'origine, y compris avec leurs hésitations, répétitions ou formulations maladroites. Ces éléments de langage font partie du sens produit. Lorsque j'ai dû reformuler certains passages pour plus de clarté, cela est signalé comme une paraphrase. Ce choix s'inscrit dans l'éthique de l'analyse qualitative selon Lejeune : il s'agit de prendre au sérieux la parole recueillie, sans la lisser ni l'aligner artificiellement sur un cadre théorique préexistant.

Au moment de l'analyse thématique, j'ai pris le parti de ne pas inclure mes propres interventions dans un premier temps et les analyser séparément. En tant qu'animateur du podcast, j'interviens régulièrement, mais j'ai choisi de mettre cette parole de côté dans les quatre premières parties de l'analyse. L'objectif était de ne pas recentrer l'interprétation autour de ma propre position, et de préserver une certaine distanciation dans l'observation des dynamiques collectives. Cette prise de distance, bien que relative, permet d'éviter un biais d'auto-légitimation ou de justification personnelle. Cela dit, ma propre parole a fait l'objet d'une analyse distincte, dans une cinquième partie explicitement consacrée à cet exercice réflexif.

En assumant une posture de chercheur situé, je ne prétends pas à une neutralité absolue. Ce mémoire ne cherche pas à gommer les positions ni les engagements, mais à proposer une lecture honnête du terrain, en rendant explicites les choix méthodologiques et les opérations d'interprétation. Pour Christophe Lejeune, la rigueur d'une enquête qualitative ne tient pas à une posture de neutralité, mais à la capacité du chercheur à rendre son cheminement transparent, traçable et justifiable (Lejeune, 2014, cité dans Héas, 2015, p. 2).

C'est dans cette perspective que l'analyse proposée ici a été menée : avec le souci de respecter la parole des participants, de laisser émerger les catégories à partir du terrain, et de produire une réflexion située, tout en maintenant un cadre d'interprétation clair et rigoureux.

1. Rapport à la masculinité

À travers les récits des hommes interrogés, la masculinité apparaît comme un héritage intériorisé dès l'enfance, transmis par les institutions et les interactions quotidiennes. Leur parole est traversée par des efforts de mise à distance, de critique, mais aussi par des attachements persistants à des normes viriles qui structurent encore leurs comportements. Cette partie analyse les différentes formes de rapport à la masculinité exprimées dans l'épisode, en les confrontant à des apports théoriques féministes, notamment ceux de Connell, bell hooks, Thiers-Vidal et Jacquemart.

Les discours des intervenants montrent que la masculinité s'apprend d'abord dans et par le corps. L'intervenant 2 évoque son passage chez les scouts comme une école virile marquée par une logique de résistance à la douleur :

« On m'a véhiculé une vision de la masculinité très héritée du monde militaire, c'est-à-dire on ne mettra jamais un pantalon tant qu'on est aux scouts, parce qu'on est masculin, on aime le froid, on aime se faire du mal au corps. »

La masculinité s'y exprime comme une épreuve, une capacité à se détacher de ses besoins physiques, voire à s'imposer la souffrance comme forme de mérite. Connell (1995, p. 77) identifie cette configuration comme typique de la masculinité hégémonique : elle valorise la force, le contrôle de soi et la distance aux émotions.

L'intervenant 3, joueur de rugby, livre un exemple complémentaire :

« Y a toujours un peu le côté : on est des mecs, on est là pour ça, pour y aller, pour gagner. On pleure pas. »

Ce rappel à l'ordre viril, entendu comme un devoir de ne pas se plaindre, illustre cette même logique de répression de l'expression émotionnelle et de valorisation de la dureté. Ayant moi-même pratiqué le rugby pendant de nombreuses années, l'idéalisation de la dureté voire même de la violence est assez formateur dans ma vision de la masculinité. L'intervenant 3 explique que c'est une des raisons qui l'ont poussé à arrêter ce sport en plus de comportements très sexualisants et dominants de la part de coéquipiers :

« Le truc, quand tu gagnes, c'est pour te montrer ton sexe. Pour savoir qui en a la plus grosse. C'est bien de montrer son sexe à tout le monde. Ça veut dire que t'es fort. C'est fort comme ça dans le rugby je pense dans le foot aussi, dans le milieu du sport en général. Voilà. Moi je sais qu'aujourd'hui c'est aussi une des choses qui fait que j'ai arrêté le rugby pendant plusieurs années. »

La retenue émotionnelle est une caractéristique centrale du rapport à la masculinité évoqué dans l'épisode. Ce silence n'est pas uniquement générationnel, il est le produit d'une socialisation différenciée. Bell hooks (2004, p. 18) parle de « mise à mort symbolique de la sensibilité » des garçons : pour devenir des hommes, ils doivent apprendre à taire ce qu'ils ressentent. L'intervenant 2 prolonge cette observation dans ses relations amicales :

« Et puis c'est vrai que même au niveau des émotions, je suis beaucoup plus à l'aise de parler de comment je me sens avec mes amis, avec ma meuf ou avec ma boss qu'avec des amis que j'ai depuis plus de dix ans. Et parfois c'est même pas une question d'être à l'aise, c'est une question qu'on en parle pas. Je sais pas, ça vient pas vraiment sur la table alors que c'est toujours des discussions si enrichissantes pour moi. »

Ce déplacement de la parole intime vers les femmes est symptomatique d'un manque de confiance affective entre hommes, nourri par le soupçon d'efféminement qui pèse sur toute tentative d'authenticité émotionnelle dans les espaces masculins. Connell (1995, p. 144) décrit cette dynamique comme typique des configurations homo-sociales viriles.

Un autre pan essentiel mais rarement abordé frontalement dans les discours des hommes est celui de l'homophobie intériorisée, qui révèle une dimension encore trop peu interrogée de la construction virile : la peur de l'efféminement, et par ricochet, du regard des autres hommes. L'intervenant 4 livre ici un témoignage d'une grande clarté :

« Je me rends compte que c'est probablement à cause de cette masculinité repoussoir de l'homme homosexuel qui est absolument non désirable et qui fait peur. [...] Je voulais pas ressembler à ce que j'imaginais être des folles, des personnes très féminines. »

Il exprime comment l'intériorisation de normes masculines hétéro-centrées l'a amené à retarder son coming out et à ressentir durablement de la honte vis-à-vis de lui-même, malgré un entourage social apparemment tolérant. Ce décalage souligne la puissance des normes masculines hétéro-normatives qui agissent moins comme un interdit extérieur mais plutôt comme une force disciplinaire intériorisée, selon un mécanisme bien identifié par Foucault (1975) ou Connell (1995).

L'homosexualité masculine apparaît ici comme une figure repoussoir de la masculinité, perçue non seulement comme marginale mais comme radicalement incompatible avec les attributs valorisés du genre masculin : autonomie, puissance, virilité « dure ». L'intervenant poursuit :

« Je trouve ça joli le vernis [...], mais je m'en suis toujours empêché [...] je me suis dit : non mais est-ce que je peux me faire taper ? Est-ce que les gens autour de moi vont pas commencer à se dire : ouais, là il va trop loin ? »

On voit ici à quel point la performance du genre est maintenue sous la menace constante de la sanction symbolique : moquerie, exclusion, ou dans certains contextes, violence. Le simple port de vernis devient un enjeu de virilité et un lieu de tension identitaire, révélateur d'une hiérarchie entre masculinités, où certaines (les masculinités efféminées) demeurent marginalisées.

Ce type de discours éclaire ainsi un angle mort fréquent dans les engagements masculins pro-féministes : la difficulté à penser le croisement entre masculinité et orientation sexuelle, autrement dit à déconstruire non seulement l'hétérosexualité comme norme, mais aussi l'hétéromasculinité comme modèle dominant. Thiers-Vidal (2010, p. 81) rappelle que cette difficulté participe du maintien d'un « monopole hétérosexuel du sujet politique masculin », rarement remis en question dans les espaces mixtes.

L'intervenant 3 offre une description très claire de la masculinité comme performance sociale :

« Je suis souvent en noir, avec des grosses vestes, donc on me prend pour un mec street. [...] Et puis j'embrasse un mec en soirée, et je sens que ça les perturbe. »

Ici, la masculinité est définie par des signes extérieurs (habillement, attitude), mais ces signes peuvent être retournés pour créer un trouble. L'intervention illustre ce que Connell (1995, p. 143) appelle la pluralité des masculinités et la possibilité pour certains hommes d'introduire du jeu dans les codes virils.

Ce jeu avec les apparences n'annule pas les contraintes sociales : il implique de « savoir jouer le rôle » avant de pouvoir le changer. Comme l'explique Thiers-Vidal (2010, p. 51), ce que les hommes remettent en question dans leur comportement ne signifie pas pour autant qu'ils s'excluent eux-mêmes de la position de pouvoir qui leur est historiquement conférée.

Cette position de pouvoir amène une dimension importante dans la manière dont les hommes prennent conscience de leurs privilèges, souvent très tardivement. De nombreux propos révèlent un angle mort masculin sur l'expérience des femmes. L'intervenant 4 partage une prise de conscience récente, liée à la manière dont ses amies perçoivent son quartier. Il raconte :

« On en a parlé tantôt, mais il m'est arrivé quelque chose récemment. J'habite dans un quartier, et j'ai des copines qui viennent à la maison parfois. Et c'est que récemment que je me suis rendu compte, parce qu'elles le disaient depuis longtemps, que venir chez moi le soir, c'était plutôt pénible pour elles. »

Il précise que ce n'est pas une révélation soudaine, mais bien une information déjà connue, qu'il n'avait simplement jamais réellement intégrée :

« Parce que quartier pas sympa pour se balader en tant que meufs dès que la nuit est tombée. Je pense qu'il y avait vraiment une surdité de ma part. »

En répondant à la question des comportements sexistes qu'il a pu avoir malgré lui, il reconnaît une forme d'inaction prolongée :

« On me l'a dit. En fait, ça fait des années que je l'entends, mais je pense que je l'avais jamais conscientisé. »

Le déclic s'est produit lorsque plusieurs amies ont évoqué l'insécurité ressentie sur le trajet jusqu'à chez lui :

« Il a fallu que des nanas viennent chez moi et qu'elles me le disent... Il y a vraiment un truc qui a déclenché, mais je sais plus exactement où je me suis dit : 'Ah oui, donc vraiment, la décision de venir chez moi a été impactée par le fait qu'il y avait des mecs qui allaient t'emmerder sur le chemin.' »

Ce moment de lucidité lui fait alors percevoir une dimension plus structurelle de ce qu'il appelle son « privilège » :

« Mais c'est une question que je me suis tellement jamais, jamais, jamais posée que je me suis dit : 'Mais c'est juste un privilège éclatant'. »

Jacquemart (2019, p. 75) souligne que l'entrée dans un engagement critique chez les hommes passe souvent par des récits féminins qui bousculent leur « vision neutre » du monde. Mais il insiste aussi : la prise de conscience ne suffit pas. Ce qui fait rupture, c'est ce que les hommes décident d'en faire. Comme dans cette situation, les hommes ont tendance à ne pas perturber l'ordre des choses qui les avantagent ou ont du mal à faire preuve d'empathie ou d'écoute envers les femmes.

Pourtant, les intervenants décrivent et critiquent également la masculinité comme une relation constamment en compétition où l'empathie et l'écoute n'ont pas de place. L'intervenant 2 évoque la différence qu'il perçoit entre ses échanges avec des hommes engagés dans des luttes sociales et ceux avec des hommes moins concernés. Il distingue une manière d'être au monde qui influence aussi la profondeur des relations entre hommes :

« Ouais, ça dépend avec quel homme. Parce qu'avec des hommes comme toi, je pense que nos discussions, elles sont plus profondes, plus ouvertes, plus sincères et moins superficielles. Là où avec d'autres hommes, qui sont peut-être moins intéressés par les luttes féministes, raciales, pour les minorités, les pauvres, etc. les discussions sont en fait plus masculines. »

Il donne un exemple parlant : une interaction avec un ami proche, à propos d'un album de rap. Il raconte qu'il était enthousiaste à l'idée de partager une découverte musicale, mais que son ami a réagi de manière inattendue :

« Un jour, j'étais fier de découvrir un rappeur que j'aime beaucoup, et directement, je l'envoie à mon meilleur pote. Et sa seule réaction, c'était de me dire : 'Tu découvres ça maintenant ? Je peux plus rien faire pour toi.' Parce que l'album était sorti deux semaines plus tôt, et le fait que je lui envoie si tard, ça lui semblait bizarre. »

Ce décalage entre enthousiasme et compétition lui fait alors ressentir une dynamique genrée :

« Et c'est un peu : 'T'écoutes plus suffisamment de rap, ou en tout cas sache que je l'avais avant toi.' Il me l'a dit sans mauvaise intention, je pense pas qu'il voulait me descendre. Mais ce que j'ai retenu, c'est cet aspect vraiment compétitif. »

Ce jeu de compétition constante entre hommes est un mode d'affirmation virile discret mais puissant. Connell (1995, p. 78) montre que la masculinité hégémonique repose sur une hiérarchie entre hommes, où chacun cherche à éviter la relégation symbolique ce qui impacte fortement les relations sentimentales entre hommes. Les intervenants sont donc capables de critiquer un comportement dominant, sans empathie, tout en donnant des exemples de situations où ils ont eux-même manqué d'empathie.

Pour terminer, la parole des hommes révèle une tension constante entre désir de rupture et maintien des repères virils. L'intervenant 3, par exemple, affirme :

« Je casse les codes en embrassant un mec, mais après je rentre dans ma life de mec hétéro-street. J'ai pas tout changé. »

À travers cette déclaration, il reconnaît implicitement que la transgression ponctuelle, ici l'expression d'une fluidité sexuelle dans un contexte festif, ne suffit pas à remettre en cause la structure virile qui continue de l'habiter. Il brouille temporairement les normes, mais retourne ensuite à une posture hétéronormée et « street », c'est-à-dire inscrite dans une esthétique de virilité assumée. Ce double mouvement d'ouverture et de repli illustre la difficulté à sortir véritablement du genre masculin socialisé.

Cette tension est au cœur des analyses de Thiers-Vidal (2010, p. 72), pour qui l'engagement féministe des hommes ne peut être pensé sans une analyse critique de leur place concrète dans la division sexuelle du pouvoir. Or, cette analyse reste largement absente des discours recueillis. Les participants expriment un malaise, une distance, voire une ironie face à la masculinité dominante, mais cette distance ne débouche pas toujours sur une déconstruction active ou sur un désinvestissement réel des privilèges associés au genre masculin.

Un des points les plus frappants est l'ambivalence répétée entre contestation et attachement. L'intervenant 2 en donne un exemple saisissant lorsqu'il dit :

« J'ai adopté pas mal de codes de masculinité hégémonique tout au cours de ma vie, à savoir avoir une apparence soignée, une position

rassurante à l'égard des meufs que j'ai pu fréquenter. Avoir quand même ce goût de la réussite, de la gagne. Avoir l'air confiant, un peu, jouer les gros bras, jouer à des batailles de regards, des conneries comme ça. Je suis fier de pouvoir changer un pneu. C'est con, mais dans ma tête, c'est encore un truc de mec. »

Derrière le ton léger se cache une forme de valorisation persistante des compétences dites viriles, comme si certains attributs de la masculinité restaient fondamentalement gratifiants, même chez des hommes critiques du modèle dominant. Cette contradiction s'inscrit dans ce que Jacquemart (2019, p. 68) identifie comme une stratégie masculine fréquente dans les engagements pro-féministes : il s'agit de contester certaines normes tout en conservant des marqueurs genrés positifs qui assurent une reconnaissance sociale. Ces exemples témoignent à la fois d'un conformisme vis-à-vis de l'idéal viril (confiance en soi, force, compétition) et d'une certaine distance critique : le recours à l'expression « des conneries comme ça » suggère un recul vis-à-vis de ces pratiques, sans pour autant signifier leur abandon total.

L'intervenant 3 prolonge cette analyse et l'assume pleinement : il reconnaît continuer à mobiliser ces codes aujourd'hui, non sans ambivalence. Il insiste sur le fait que ces stéréotypes masculins restent très présents en lui :

« Moi je pense que même aujourd'hui, je les ai utilisés carrément en fait, tous ces stéréotypes. Le côté masculin que j'ai, il est toujours là, très présent en moi, et je crois que je l'utilise en quelque sorte pour me protéger peut-être. »

Si l'intervenant 3 insiste autant sur la nécessité de se protéger, c'est aussi parce qu'il vit la masculinité à l'intersection de rapports sociaux multiples, notamment le prisme racial, une dimension qu'il n'explicite pas dans cet extrait, mais qui transparaît à travers une posture défensive et un regard plus lucide sur les mécanismes de survie et d'adaptation que cela implique. Il souligne ici que la masculinité n'est pas seulement une posture extérieure, mais un habitus internalisé et fonctionnel. La virilité, même quand elle est interrogée, reste mobilisée comme un bouclier dans l'espace public :

« Parce qu'il faut se le dire, on a énormément d'avantages dans une société patriarcale comme elle est, d'être un homme tout simplement. De pouvoir juste rentrer chez soi à 4 h du matin et de ne pas se faire emmerder. »

Cette lucidité sur les privilèges liés au genre masculin n'aboutit pas à une défection de ces bénéfices, mais à une gestion stratégique de la masculinité : conserver les protections qu'elle offre tout en jouant, ponctuellement, avec ses limites. Le corps masculin, le style vestimentaire, la

posture virile deviennent donc autant de moyens de bénéficier d'un privilège de sécurité, mais aussi d'un pouvoir de reconnaissance.

Dans cette optique de privilèges, l'intervenant 2 revient sur ses propres comportements de jeunesse, qu'il qualifie aujourd'hui de problématiques :

« On faisait un petit bruit quand une fille passait, on savait que c'était pas correct... mais on le faisait. Et on a bien normalisé ça parce que dans notre tête en fait, il n'y a pas réellement de violence, c'était bête et méchant, mais on se rendait pas compte à quel point ça pouvait être dérangeant pour une meuf et intimidant de se balader et de se faire siffler. »

La parole traduit ici une forme de lucidité rétrospective : les actes sont qualifiés de « pas corrects », mais cette reconnaissance reste en partie théorique. La violence sexiste est identifiée comme un fait, mais reste peu interrogée dans sa portée systémique. Thiers-Vidal (2010, p. 60) met précisément en garde contre ce type de posture : l'homme critique reste dans le système de domination qu'il décrit, ne s'en dissociant que sur le plan symbolique, par des ajustements discursifs ou des gestes marginaux.

Ainsi, malgré une volonté affichée de s'émanciper des standards virils, les discours révèlent surtout un va-et-vient constant entre contestation et maintien. La masculinité hégémonique, même contestée, continue d'opérer comme horizon de désir, de sécurité ou de reconnaissance, rendant toute rupture réellement radicale particulièrement difficile.

2. Alignement avec le féminisme

Les hommes interrogés dans le premier épisode du podcast expriment une volonté globale de se rapprocher du féminisme, tout en conservant une certaine distance avec ses implications politiques les plus profondes. Leur discours est traversé par des mouvements de remise en question sincère, mais aussi par des formes d'appropriation, de déplacement ou de neutralisation du féminisme.

Chez plusieurs intervenants, le féminisme est avant tout présenté comme une occasion d'explorer son propre rapport à soi, plutôt que comme un engagement collectif. La question de l'identification au féminisme constitue une tension récurrente dans les propos des participants masculins. Aucun ne s'en réclame pleinement, et cette hésitation collective à se dire « féministe » révèle un ensemble de dilemmes éthiques, politiques et identitaires qui ne peuvent être réduits à de simples précautions. Ces prises de distance témoignent d'une conscience aiguë de la complexité de leur position en tant qu'hommes dans une lutte historiquement portée par des femmes, et d'une attention constante aux risques de reproduction des rapports de domination.

L'intervenant 2, par exemple, rejette explicitement l'idée de se définir comme féministe. Il affirme :

« Je ne me définirais pas comme féministe, parce que je pense que se mettre dans une case, c'est souvent un moyen de se donner bonne conscience, de se rassurer, et de faire l'économie du travail de remise en question qui devrait aller avec. »

Ce refus n'est pas un désengagement, mais bien l'expression d'un rapport critique à l'étiquette. Il craint que s'approprier ce mot n'implique une forme de clôture du processus d'introspection, voire une instrumentalisation identitaire. Cette posture fait écho à ce que Léo Thiers-Vidal appelle une vigilance face aux « mécanismes de reproduction du privilège masculin » : se dire féministe peut devenir un outil de distinction symbolique, voire une stratégie narcissique pour certains hommes, s'ils ne veillent pas à déconstruire leur propre position. (2010, p. 64)

Cette tension est également présente chez l'intervenant 4, qui confie :

« Je me sens pro-féministe, j'ai l'impression que ça veut dire se mettre un peu derrière. Déjà, dire pro-féministe plutôt que féministe, c'est parce que j'ai l'impression que seuls les femmes peuvent vraiment se dire féministes. »

Ce déplacement sémantique, du « féministe » au « pro-féministe », est une manière de reconnaître l'asymétrie structurelle entre les sexes et d'éviter d'entrer en concurrence symbolique avec les militantes. Il incarne une forme d'humilité et de prudence, mais qui n'est pas sans ambiguïtés : comme l'analyse Alban Jacquemart, ces stratégies de retrait peuvent parfois servir de refuge pour les hommes, leur permettant de se protéger des critiques féministes tout en conservant une posture valorisante de « bon allié ». (Jacquemart, 2019, p. 368).

Le même participant précise d'ailleurs qu'il serait mal à l'aise d'aborder le sujet du féminisme avec des amies :

« J'aurais du mal à en parler avec des copines, parce que j'aurais l'impression que ça fait un peu vantard... du genre : écoute, maintenant je me suis intéressé à votre problème, je viens vous en parler, j'ai lu un livre... Et ça, ça me dérange profondément. »

Ce malaise face à la parole masculine dans l'espace féministe peut être interprété comme une conscience du risque d'usurpation de la parole, ou de recentrage du débat autour de soi. Cette conscience, qui traverse tous les témoignages, renvoie à ce que Christine Delphy nomme la *centralité masculine*, c'est-à-dire cette tendance systémique à faire des hommes la norme même dans les espaces censés les déconstruire. (Delphy, 2013, tome 2, p. 105-107).

L'intervenant 3, quant à lui, partage une critique très explicite des comportements masculins opportunistes dans les milieux féministes :

« Ce qui me fait peur dans le milieu féministe, c'est que je vois pas mal de mecs qui, une fois qu'ils deviennent un peu féministes, viennent

apprendre la vie aux meufs. C'est terrible. On connaît tous un mec féministe qui se met en valeur pour draguer. »

Cette remarque rejoint directement les analyses de bell hooks sur le « masculinisme soft » une manière pour certains hommes d'endosser un discours progressiste pour mieux asseoir leur domination symbolique. Cette « récupération » du féminisme par des hommes séduisants, cultivés ou militants est perçue ici comme une forme d'imposture, voire de trahison.

En réponse à ces risques, l'intervenant 2 explique que sa manière d'être « engagé » passe par une mise en visibilité de ses propres contradictions :

« Je vis mon féminisme en n'ayant pas peur de me remettre publiquement en question. Je n'ai pas peur de servir de repoussoir ou de contre-exemple. »

Il adopte une posture réflexive continue, qui consiste à mettre en lumière ses propres fautes pour susciter une prise de conscience collective. Cette logique d'exposition de soi rappelle ce que Thiers-Vidal identifie comme une pratique de masculinité subalterne, qui cherche à s'opposer à l'hégémonie non pas en produisant un contre-modèle héroïque, mais en acceptant de révéler les ambivalences, les contradictions, voire les lâchetés de son propre parcours masculin. (Thiers-Vidal, 2010, p.100)

Cette position s'accompagne également d'un refus de critiquer frontalement certaines théories féministes :

« J'essaie vraiment de ne pas critiquer les théories féministes que je ne partage pas ou que je ne comprends pas. »

Cette retenue peut être vue comme une forme de respect des savoirs situés, une manière de reconnaître que les expériences de domination ne sont pas symétriques et que les théories produites depuis les marges (notamment féministes, queer, ou racisées) ne peuvent être évaluées depuis un point de vue masculin dominant. On retrouve ici un écho aux travaux d'autrices comme Kimberlé Crenshaw, qui soulignent l'importance de reconnaître les épistémologies subalternes sans chercher à les valider ou les invalider à partir d'un regard dominant.

Enfin, au-delà de ces postures critiques, il convient de noter que cette prudence peut aussi révéler un effet de paralysie. Thiers-Vidal rappelle que les hommes engagés dans une démarche de déconstruction sont souvent pris entre deux tensions : d'un côté, la volonté de ne pas reproduire la domination; de l'autre, la peur d'en faire trop, de parler trop, d'occuper trop de place, ce qui peut conduire à une forme d'inaction. Ce que ces hommes essaient de mettre en place, s'inscrit donc dans une dynamique complexe, où le désengagement apparent peut être en réalité une stratégie de décentrement. (Thiers-Vidal, 2010, p.79)

Ce qui traverse l'ensemble des témoignages, c'est une même exigence de cohérence, de réflexivité et de lucidité sur sa position d'homme. Se dire féministe ne va pas de soi, et c'est précisément cette difficulté qui rend leur engagement plus intéressant à observer : non pas parce qu'ils se posent en

alliés exemplaires, mais parce qu'ils tentent d'habiter leur inconfort et leurs contradictions sans les évacuer. En ce sens, leur refus d'endosser l'étiquette féministe est moins une prise de distance qu'un effort de rigueur : ils cherchent à ne pas trahir les fondements politiques du féminisme, ni à en faire un simple capital symbolique masculin.

Ce recul peut sembler modeste, mais il peut aussi être lu comme un refus d'assumer les tensions que le terme engage. Jacquemart (2019, p. 67) explique que de nombreux hommes préfèrent se positionner en soutien, dans une posture d'allié, sans jamais s'exposer aux conflits internes à une véritable politisation féministe. Cette posture est souvent perçue comme plus confortable, moins risquée, et permet de maintenir des privilèges tout en étant reconnu comme soutien.

Les intervenants affirment que leur engagement est un cheminement permanent. L'intervenant 2 :

« Y a pas de moment où t'es déconstruit. C'est tout le temps. Des fois, je retombe dans des trucs, et puis je me reprends. »

Ce type de discours correspond à une certaine lucidité, mais peut aussi devenir une excuse. Jacquemart (2019, p. 71) observe que chez certains hommes, la reconnaissance de l'inachèvement de leur déconstruction fonctionne comme un moyen d'évacuer les attentes. Thiers-Vidal souligne que tant que les hommes ne problématisent pas leur rapport au pouvoir, ce genre de discours reste dans l'auto-analyse flottante. (2010, p. 77)

L'intervenant 4 exprime ce tiraillement :

« Des fois je me dis : est-ce que je le fais pour moi ou parce que c'est la bonne chose à faire ? »

La tension entre intériorisation sincère et soumission à une norme féministe perçue comme externe interroge la profondeur de l'engagement. Pour hooks (2004, p. 107), une réelle réappropriation féministe implique un changement de désir, pas seulement de comportement.

Un point important pour tous les hommes est la place centrale des femmes. Ils expliquent leur éveil féministe à travers leur contact avec des femmes. L'intervenant 3 :

« Y a des meufs qui m'ont fait remarquer des trucs. Pas toujours gentiment, mais elles avaient raison. »

Dans le prochain extrait, le même intervenant revient sur une expérience personnelle particulièrement significative. Il raconte comment, dans une relation amoureuse, sa compagne a porté seule la charge mentale et logistique d'un quotidien déséquilibré sans que lui n'en prenne conscience sur le moment. Malgré son engagement militant et ses lectures féministes, il réalise brutalement qu'il continue à se comporter comme un homme « qui se repose sur sa compagne ».

« Elle portait beaucoup la relation [...] elle a fait l'infirmière. En fait, moi j'étais là, à la cool. Je m'en rendais même pas compte en fait, qu'elle était en train de porter tout sur ses épaules. »

Cette situation illustre une des critiques centrales portées par la pensée féministe matérialiste, notamment chez Delphy : le couple hétérosexuel est l'un des lieux privilégiés de la division sexuelle du travail, où les hommes, même « progressistes », profitent des bénéfices symboliques et pratiques de l'exploitation domestique (Delphy, *L'Ennemi principal*, 2013, tome 1, p. 33-36). Ici, la division du travail n'est pas « négociée », elle s'impose silencieusement, au détriment de la partenaire, sans que lui-même ne la perçoive.

Les paroles de sa copine et les disputes qui peuvent en découler agissent comme une bascule soudaine. Il vit cette confrontation comme une « claque », une prise de conscience violente qui percute de plein fouet l'image qu'il avait de lui-même :

*« Moi j'étais déjà dans le milieu militant, j'ai déjà lu plein de trucs,
dans ma tête, ça allait et en fait, pas du tout. J'ai pris un mur, j'ai pris
une claque. »*

Ce passage donne à voir la distance entre l'adhésion théorique au féminisme et les pratiques concrètes dans les relations intimes. Léo Thiers-Vidal nomme précisément ce phénomène comme une « schizophrénie politique du sujet masculin pro-féministe », où l'homme peut se penser comme allié tout en reproduisant activement la domination dans la sphère privée (2010, p. 125-129). Ce n'est pas la lecture seule qui change les comportements : c'est la confrontation directe avec une femme qui, ici, refuse de continuer à « porter » la relation. Mais l'intérêt de ce témoignage tient aussi au processus réflexif qu'il déclenche. L'intervenant ne s'arrête pas à la défense ou au déni initial qui semble si évident :

*« Évidemment, il y a eu un moment de déni [...] Mais là où j'ai été
content de moi, c'est que je me suis pas juste dit 'ok je l'ai entendue'
mais j'ai vraiment agi. »*

Cette articulation entre déni, écoute contrainte, puis tentative de changement, montre bien la tension dans laquelle se trouve l'homme qui se revendique féministe : il résiste d'abord, avant de reconnaître que la critique s'adresse à lui, dans ses actes. Cela fait écho à ce que soulève Alban Jacquemart : l'engagement des hommes au sein du féminisme est souvent ambivalent, oscillant entre volonté de transformation et reproduction de rapports de genre traditionnels, notamment à cause de la centralité du moi masculin dans ces démarches (2019, p. 355-356). Ces propos révèlent un double mouvement : d'un côté, la reconnaissance d'une dette, d'un savoir transmis ; de l'autre, une forme d'attente implicite envers les femmes comme figures pédagogiques. hooks (2004, p. 92) critique fortement cette position : si les hommes attendent que les femmes les éduquent, ils se positionnent toujours comme élèves du féminisme, non comme acteurs critiques.

Thiers-Vidal (2010, p. 77) va plus loin : il affirme que tant que les hommes ne mettent pas en question leur propre accès à la parole, leur prétention à l'écoute, leur besoin d'être validés dans leur cheminement, ils restent dans une posture de reproduction du genre. L'intervenant 3 continue :

*« Je me suis dit : Il faut que tu lises des trucs, que tu commences à
t'intéresser à ce qui ne va pas dans les relations hommes-femmes. »*

Ici, l'intervenant reconnaît la nécessité d'un effort personnel volontaire, actif, presque pédagogique, pour sortir de cette posture où les femmes sont constamment les déclencheuses de prise de conscience. Il pointe également l'insuffisance du cercle d'amis « chouettes » ou même du simple fait d'avoir lu des textes, pour déconstruire profondément des habitudes de domination : l'enjeu n'est pas d'avoir « les bonnes idées », mais de transformer ses rapports sociaux, ce qui est lent et conflictuel.

Enfin, dans une dernière phrase lucide et honnête, il mesure que cette transformation est toujours inachevée :

« Je reste un mec et je continue à avoir mes trucs, mais ça se fait. »

Ce constat est fondamental : le patriarcat ne se démonte pas par volonté individuelle ou par moralisation des conduites, mais par un travail de fond sur les rapports sociaux. Cette remarque rejoint les travaux de bell hooks sur la désidentification masculine : l'enjeu n'est pas simplement de se dire « différent des autres hommes », mais de s'engager dans un processus de transformation de soi et des structures collectives (hooks, *The Will to Change*, 2004, p. 85-88).

L'ensemble du discours masculin dans l'épisode 1 se caractérise par une volonté affichée d'être « du bon côté », mais sans confrontation réelle à la violence systémique ou au pouvoir exercé. Comme le note Jacquemart (2019, p. 70), il existe une forme d'engagement qui reste à la surface : valoriser le féminisme, mais éviter ses implications conflictuelles, notamment la remise en question du leadership masculin, de la parole masculine, et de l'autorité et surtout des violences que les hommes, même eux, peuvent commettre.

3. Violences masculines : reconnaissance partielle et reproduction des schémas

Le rapport des participants aux violences masculines révèle une tension constante: entre reconnaissance des dynamiques de domination et difficulté à problématiser ses propres pratiques. Les récits témoignent de prises de conscience partielles, de formes de distanciation critiques, mais aussi d'aveuglements persistants.

Dans les premières minutes du podcast, les participants semblent unanimes : les violences masculines sont un problème systémique. Cette reconnaissance rapide du caractère structurel du sexisme pourrait laisser penser que le groupe s'engage d'emblée dans une parole lucide et critique. Pourtant, lorsqu'il s'agit de passer du plan théorique à la mise en cause de soi, une forme de gêne se manifeste : hésitations, silences, sourires nerveux. Tous trahissant la difficulté d'aller au-delà d'un positionnement générique pour véritablement exposer ses propres responsabilités. Ce décalage entre le discours général et l'autocritique directe incarne avec précision ce que Léo Thiers-Vidal appelle la « cécité politique » des hommes engagés, c'est-à-dire leur tendance à se positionner contre le patriarcat sans pleinement intégrer qu'ils en sont aussi les agents (Thiers-Vidal, 2010, p. 342).

Le récit de l'intervenant 4 sur une situation vécue pendant l'adolescence illustre cette tension. Il évoque un membre de son entourage masculin, connu à l'époque pour ses comportements déplacés envers les filles :

« Y'avait un gars dans mon groupe, qui avait une réputation d'être un peu « invasif », enfin genre il était chiant, et les filles lui faisaient sentir... mais nous on était là, à l'inviter, à faire comme si de rien n'était. »

Ce qui frappe ici, ce n'est pas tant la gravité du comportement de ce tiers resté relativement flou mais l'absence totale de réaction de la part du groupe, qui continue à fréquenter cet homme malgré l'inconfort exprimé par les filles. C'est une situation que l'on peut facilement retrouver chez des groupes de jeunes adolescents. L'intervenant prend aujourd'hui conscience de ce silence :

« On était quand même jeunes mineurs je pense, mais il y avait zéro réflexion : ni de « qu'est-ce qu'on peut faire » ou de « c'est notre rôle d'agir ». En tout cas si on l'a pensé, on rien fait. »

La dimension rétrospective du malaise souligne une dynamique bien décrite par Thiers-Vidal : ce n'est que lorsqu'ils se projettent dans une position morale détachée de leur appartenance au groupe de sexe que certains hommes peuvent percevoir la gravité d'un comportement autrefois banalisé. (2012, p. 306) Ce type de silence collectif, apparenté à une forme de complicité passive, est aussi un exemple de ce que Welzer-Lang appelle la « solidarité masculine défensive » (Welzer-Lang, 2011, p. 30), dans laquelle l'inaction face à une violence est un acte de fidélité implicite à la virilité du groupe. Dans certaines autres productions féministes contemporaines, cette dynamique est appelé « le Boys Club ».

L'intervenant 2 illustre une autre forme d'intériorisation des comportements problématiques. Dans un premier temps, il affirme :

« J'ai pas l'impression d'avoir été complice de violences ou d'avoir fait des trucs graves, j'ai toujours essayé de faire gaffe. »

Mais très vite, il nuance ce propos :

« Enfin, si, quand j'étais ado, je sifflai des meufs dans la rue avec mes potes... Et je faisais des petits bruits avec la bouche, des trucs comme ça. »

Ce glissement discursif, du déni à la reconnaissance partielle, est typique d'un processus de déculpabilisation progressive. L'usage de termes minimisants (« petits bruits », « trucs comme ça ») masque la dimension sexuée et objectivante de ces actes. Il poursuit :

« On était plus finaud que de les siffler on les siffle pas, on faisait plutôt un petit bruit et aussi on le lâchait pas immédiatement quand elle passait à côté de nous, mais on attendait qu'elle soit quand même un petit peu plus loin comme ça. On savait que c'était pas bien mais on le faisait quand même. On prenait de la distance avec un comportement problématique, on se couvrait. »

Ce passage très révélateur expose la conflictualité intérieure entre un désir persistant (qu'il n'interroge pas) et une conscience morale en construction. Le fait de « se couvrir » révèle la persistance d'un regard masculin qui continue d'objectiver les femmes tout en tentant de sauver la face. On retrouve ici ce que Thiers-Vidal identifie comme une forme de « stratégie de contournement » (2010, p. 346) : reconnaître un comportement problématique tout en en minorant la portée pour éviter de se confronter à sa propre violence.

C'est dans le récit de l'intervenant 3 que la prise de conscience atteint une forme plus douloureuse et frontale. Il évoque une relation avec une femme atteinte de vaginisme :

« Elle m'avait dit dès le départ que c'était difficile pour elle. Et malgré ça... j'ai mis la pression. Pas de manière violente, pas avec des mots durs. Mais j'ai attendu, j'ai insisté, j'ai fait peser. »

Ce qui ressort ici, c'est la complexité de la violence masculine : elle n'est pas toujours spectaculaire ou explicite. Elle peut prendre la forme d'une attente insistante, d'une pression diffuse mais constante, exercée au nom d'une norme hétérosexuelle intériorisée.

« Ce qui me fout le plus mal, c'est que j'étais heureux avec elle, je me sentais comblé, et malgré ça j'ai mis la pression. Pourquoi ? »

Ce questionnement ouvre une brèche cruciale : celle de la contradiction entre l'amour sincère et la reproduction d'un schéma patriarcal dans la sexualité. Stoltenberg, dans *Refusing to Be a Man*,

rappelle que la sexualité masculine est souvent construite autour d'une attente de pénétration comme aboutissement obligatoire, et que cette norme engendre des violences spécifiques, même au sein de relations affectives (Stoltenberg, 1990, p. 35). Ce récit met en lumière une violence sans intentionnalité malveillante, mais dont les effets restent destructeurs.

Le même intervenant revient plus tard sur ses colères incontrôlées dans des relations hétérosexuelles :

*« J'avais des accès de colère, je frappais dans les murs, je cassais des trucs. Et je croyais que c'était juste moi, mon caractère. Mais en fait...
je faisais pas ça avec mes potes. »*

Ce contraste souligne avec force la spécificité genrée de ces violences. Ce n'est pas « son caractère » qui le pousse à frapper ou hurler, mais bien une manière apprise de se comporter dans l'intimité hétérosexuelle, où la masculinité peut se déployer sans sanction. Comme le dit Welzer-Lang, les violences masculines sont souvent des « pratiques relationnelles normalisées dans le couple », qu'on ne peut comprendre qu'en les replaçant dans le contexte d'un système sexué de pouvoir (Welzer-Lang, Daniel. *L'utilité du viol chez les hommes*. Conférence, document PDF, s.d. Probablement issu de : *Arrête ! Tu me fais mal ! : la violence domestique*, Petite bibliothèque Payot, 2005. 64-70).

Enfin, le même participant évoque son silence face à des collègues tenant des propos misogynes explicites au travail :

« Je dis rien. Parce que toutes les trois phrases je devrais dire quelque chose. Et j'ai peur qu'on me prenne pour un relou, que je sois mis à l'écart. »

Ce témoignage montre à quel point les hommes peuvent rester passifs même lorsqu'ils sont lucides sur les violences. La peur de perdre sa place dans le groupe, de ne plus être « un mec parmi les mecs », est un puissant inhibiteur. Comme le dit Thiers-Vidal, s'opposer à ses pairs masculins, c'est rompre une solidarité de genre construite dès l'enfance, au prix d'une forme d'ostracisation potentielle (2010, p. 195).

L'ensemble de ces récits révèle la profondeur des mécanismes de reproduction de la domination masculine. Bien que les intervenants soient engagés dans une démarche réflexive, leurs propos illustrent à quel point la reconnaissance de leur propre implication reste difficile, fragmentée, inconfortable. Ce sont ces moments de tension, de bascule entre le « je sais » et le « je fais quand même », qui constituent le cœur de l'analyse : une exploration des dissonances entre la conscience politique et la réalité des comportements. Ces dissonances, comme le rappellent Thiers-Vidal et Stoltenberg, ne doivent pas être comprises comme des contradictions personnelles mais comme des effets directs d'une socialisation masculine structurée par le pouvoir

4. Sous-thèmes émergents

Au-delà des axes principaux abordés dans les discussions sur la masculinité et le féminisme, plusieurs sous-thèmes ont émergé de manière spontanée dans les discours des intervenants. Ces éléments permettent d'affiner la compréhension des contradictions, résistances et déplacements présents dans leur rapport aux normes de genre.

Des « solutions » masculines individualisées

L'un des sous-thèmes les plus révélateurs dans la discussion entre les participants est la manière dont ils envisagent les leviers de transformation de leurs comportements sexistes. Les solutions proposées convergent autour d'outils personnels tels que l'empathie, la confiance en soi et la remise en question, souvent pensées comme une démarche individuelle visant à devenir «une meilleure personne».

L'intervenant 2 expose cette logique très clairement :

«On ne se grandira que en écoutant l'autre (...) ce que je dis, c'est la nécessité de l'empathie. (...) pour éviter d'encore plus lui apporter du malheur.»

Il évoque également l'importance de la confiance en soi comme un moyen d'abandonner des postures virilistes adoptées par insécurité :

«souvent c'est juste pour se donner un peu un genre, une façade pour masquer des doutes.»

L'intervenant 4 prolonge cette réflexion en revenant sur son propre manque d'empathie dans le passé, notamment face à l'appréhension de femmes de prendre la parole ou d'agir en public :

«Mais enfin ! Je pouvais pas m'empêcher de penser Mais pourquoi vous ne le faites pas vous-même ? (...) Et je suis abasourdi de mon manque d'empathie passé.»

Ces efforts de compréhension et d'introspection, bien que louables, s'inscrivent dans une logique très psychologique du changement, où l'on transforme son rapport à soi avant de transformer les rapports sociaux. Cette approche correspond à ce que bell hooks identifie comme un «féminisme thérapeutique», qui vise avant tout à aider les hommes à mieux se sentir eux-mêmes, sans nécessairement déstabiliser le système (hooks, 2004, p. 66). Ce glissement est très net dans les propos de l'intervenant 2 :

*«je sais que je suis une chouette personne, mais je sais aussi qu'en
tant que cette personne, je peux adopter des comportements dépassés
(...) je les isole et je les mets de côté.»*

Alors que Thiers-Vidal met en garde contre cette logique : Il rappelle que tant que les hommes se contentent de reconnaître leurs fautes sans remettre en cause leur position dans la hiérarchie du genre, ils restent dans une forme d'auto-légitimation : *«La reconnaissance des torts personnels peut devenir un outil de réassurance narcissique si elle n'est pas articulée à une critique du système sexiste.»* (Thiers-Vidal, 2010, p. 64). Ici, les participants affichent une volonté sincère de progresser, mais la structure sociale est rarement interrogée en profondeur. Le sexisme est abordé comme un ensemble de gestes personnels problématiques, jamais comme un pouvoir systémique à démanteler. C'est ce que Jacquemart (2019) appelle une «gestion éthique de soi»: *«Les hommes engagés dans le féminisme tendent à traiter leur position de dominants comme un problème moral individuel à gérer, plutôt qu'un problème politique à combattre.»* (Jacquemart, 2019, p. 68)

Autre point faible de ces « solutions » : l'absence de perspectives collectives ou militantes. Aucun des participants ne parle d'action politique, de mobilisation dans un groupe féministe, de confrontation publique au sexisme ou d'intervention dans l'espace social, ou bien très peu et avec des craintes. Le changement est pensé dans la sphère intime, relationnelle et psychique. Cela rejoint l'analyse de Raewyn Connell, pour qui la masculinité dominante se reproduit souvent par l'individualisation des rapports de genre, qui délégitime les luttes collectives au profit du développement personnel (Connell, 1995, p. 229).

Dans cette logique, l'empathie devient une fin en soi, au lieu d'être le point de départ d'un engagement transformateur. C'est malheureusement une position classique : celui de l'homme « bienveillant » qui évite les conflits structurels tout en maintenant sa position.

Cependant, tout n'est pas à rejeter. L'intervention de l'intervenant 3 sur son vécu de racisme, croisé avec son incompréhension passée envers son ex-compagne, ouvre un espace possible pour une conscience intersectionnelle. Ce type de rapprochement peut être l'occasion, comme le propose hooks, de développer une empathie informée politiquement, qui reconnaît la pluralité des oppressions et des privilèges (hooks, *Feminism is for Everybody*, 2000, p. 56).

Mais cette piste reste peu explorée dans le podcast. La confiance en soi, l'écoute, l'introspection, sont majoritairement mobilisées, mais jamais connectées à une lecture critique des rapports sociaux ou à une stratégie de lutte. En somme, on assiste à une gestion morale du sexisme et non à une critique politique du patriarcat.

Lien entre luttes féministes et luttes antiracistes

Dès les premières minutes du podcast, l'intervenant 3 introduit un point que je trouve particulièrement précieux : sa position de personne racisée. Il dit :

« Salut, moi j'ai 28 ans, je suis un homme, un mec cis et je suis

métisse donc un père issu du Congo et ma mère qui est née ici en Belgique. [...] À mesure du temps, j'ai remarqué qu'il y avait beaucoup de liens entre anti-racisme et féminisme. »

Cette remarque ouvre la porte à une lecture intersectionnelle, qui consiste à comprendre comment plusieurs systèmes de domination (le racisme, le sexisme, l'hétérosexisme, etc.) interagissent dans les trajectoires individuelles. Kimberlé Crenshaw a théorisé cela dès 1989, en expliquant qu'il ne suffit pas de juxtaposer les oppressions mais qu'il faut analyser leurs interactions : « Les expériences de femmes noires ne peuvent être saisies ni par le féminisme blanc ni par l'antiracisme dominant, car elles vivent l'imbrication du racisme et du sexisme. » (Crenshaw, 1991, p. 1244)

L'intervenant 3 revient d'ailleurs plus tard sur ce croisement, dans un exemple très parlant. Il explique avoir jugé sa compagne, qui tardait à aller dans un garage faire réparer sa voiture. Ce n'est que plus tard qu'il réalise l'enjeu :

« Elle me dit : 'Mais tu te rends pas compte, c'est aller dans un garage ! J'ai l'impression qu'on me prend directement pour une conne.' [...] Et après j'ai pensé à moi, en tant que personne racisée : par exemple en soirée, quand il y a un vigile, moi je le sais que ça passe jamais. Et je vois la tête de mes potes, ils comprennent pas. [...] Et je réalise que moi aussi je faisais pareil avec elle. »

Ce parallèle entre des expériences de racisme et de sexisme permet d'entrevoir une forme d'empathie politique. Mais malgré cela, on sent que la réflexion reste partielle, un peu en suspens. Ce genre de récit est particulièrement précieux. Il ne s'agit pas simplement d'un « témoignage », mais d'un moment où l'expérience minoritaire permet de faire émerger une compréhension plus fine d'un autre rapport de domination. C'est exactement ce que décrit Kimberlé Crenshaw dans sa théorisation de l'intersectionnalité, en montrant que certaines expériences (comme être à la fois noire et femme) ne peuvent être comprises qu'au croisement de plusieurs oppressions (Crenshaw, 1991, p. 1245). L'intervenant 3 évoque même ce croisement de lutte comme une raison à ses réticences à se dire féministe :

« Moi j'ai d'autres luttes dans ma tête qui me concernent. Par exemple le racisme, qui me touche particulièrement. Donc j'ai un peu du mal à me dire 'je suis féministe'. »

Il faut dire que, comme le rappelle Davis, le féminisme a longtemps été pensé dans une perspective blanche et bourgeoise, ce qui peut expliquer ce sentiment de décalage (Davis, 1983, p. 122). De mon côté, je suis bien conscient de mes limites à analyser ces dimensions. Je ne suis pas traversé par les mêmes rapports sociaux que l'intervenant 3, et je ne peux pas parler à sa place. Ce que je peux faire, en revanche, c'est m'assurer que son vécu ait une place dans l'analyse et que les liens entre luttes soient pris au sérieux. Comme le rappelle le livret pédagogique *Intersectionnalité* :

« Ne pas vivre une oppression ne signifie pas que l'on ne peut pas la combattre, mais qu'on ne peut la saisir qu'à partir d'un effort d'écoute. » (2020, p. 6)

Enfin, cette posture prudente rejoint celle défendue par Thiers-Vidal, qui invite les hommes critiques à ne pas s'approprier les luttes féministes sans renoncer à leurs privilèges. (Thiers-Vidal, 2010, p. 64)

Ce sous-thème révèle donc une tension : les liens entre sexisme et racisme sont bien perçus par les participants, mais ils sont encore peu développés collectivement. L'espace du podcast ouvre la possibilité d'une écoute, mais reste marqué par l'asymétrie des positions. Cela rend d'autant plus nécessaire un travail d'approfondissement à condition qu'il soit mené dans le respect des expériences situées.

Le milieu du travail

Parmi les espaces évoqués spontanément par les participants comme lieux de reproduction du sexisme, le monde du travail apparaît comme un bastion particulièrement hostile à toute remise en question des normes viriles. La critique vient ici directement des hommes eux-mêmes, sans y avoir été invités. Cette lucidité sur la violence structurelle de certains environnements professionnels masculins mérite d'être soulignée.

L'intervenant 3 revient sur son expérience dans plusieurs métiers ouvriers fortement masculinisés, où il observe une banalisation des discours les plus violents :

« Le milieu du travail, c'est vraiment vache. Tout est permis parce qu'on est juste entre mecs. Et alors moi j'ai déjà entendu des dingeries au travail, vraiment des trucs, mais vraiment la culture du viol quoi. »

Cette parole est d'autant plus puissante qu'elle reconnaît une forme d'impuissance à s'opposer frontalement aux propos tenus :

« Le gars, sans même s'en rendre compte, est en train de raconter qu'il a violé une meuf et il trouve ça cool (...) Je dis rien parce que j'ai pas envie d'être chiant. »

Il décrit ici non seulement la tolérance implicite des comportements sexistes, mais aussi les mécanismes de complicité silencieuse qui rendent toute contestation difficile, voire risquée. Ce silence n'est pas un simple oubli : il est conditionné par les règles tacites de ces espaces genrés, où dénoncer revient à s'exclure du groupe. Thiers-Vidal (2010, p. 71) insiste sur cette forme de « non-opposition masculine », qui constitue un pilier de la domination patriarcale. Jacquemart (2019, p. 74) parle quant à lui d'une « masculinité d'évitement », qui permet à certains hommes de ne pas s'impliquer tout en conservant leur statut au sein du groupe.

Pendant le podcast, j'ai moi-même raconté une anecdote qui renforce ce constat. J'évoques une situation de harcèlement de rue commis par un chauffeur de camion dans le cadre d'un travail étudiant, et les conséquences que j'ai subies après avoir tenté d'intervenir :

*« Je lui demande d'arrêter un peu (...) il continue à le faire pendant
qu'il se moque de moi. »*

*« Je lui ai dit : 'je te filme et je vais envoyer cette vidéo à ta
femme' (...) là, il vrille totale. »*

Le retournement de l'agresseur (qui passe de la moquerie à la panique) montre bien qu'il a conscience de la gravité de son acte, mais que cette gravité n'existe que dans le regard d'une figure féminine extérieure (sa femme), et non dans l'espace professionnel lui-même, où elle est déniée ou tournée en dérision. La menace de révélation suffit à briser momentanément l'impunité, mais souligne aussi l'absence de régulation collective du sexisme dans ces milieux. Cette scène illustre ce que Connell (1995, p. 231) identifie comme un fonctionnement interne à la masculinité hégémonique : ce n'est pas tant l'acte sexiste qui est problématique que sa visibilité ou sa dénonciation.

Ce que ces témoignages montrent, c'est que le travail n'est pas un simple décor neutre : c'est un lieu actif de production et de reproduction du pouvoir masculin, où les logiques virilistes peuvent se déployer sans entrave. La mixité n'y garantit rien : c'est la loi du groupe masculin qui prévaut. Et cette loi repose sur trois piliers : la valorisation de la domination, la dévalorisation de l'opposition, et la disqualification de toute posture critique. (Thiers-Vidal, 2010, p. 221)

Pourtant, cette prise de conscience ne se prolonge pas dans les récits vers des pistes d'actions collectives ou politiques. Il n'est pas question de syndicats, d'alerte formelle, ni même de discussion ouverte entre collègues. La critique reste individuelle, morale, intériorisée, comme si elle ne pouvait s'exprimer que dans le huis clos du podcast. La parole se libère dans l'entre-soi réflexif, mais reste confinée. C'est là un angle mort du féminisme des hommes : le passage de la conscience à l'action, du personnel au structurel, reste un chemin rarement emprunté, même par moi.

L'humour

Parmi les zones grises évoquées par les participants, l'humour apparaît comme l'un des terrains les plus difficiles à déconstruire. Bien qu'ils soient capables de remettre en cause certaines pratiques masculines explicites, les blagues sexistes ou sexuelles demeurent un espace de négociation trouble, où la volonté de rupture se heurte à la peur d'être exclu du groupe.

L'intervenant 4 est le premier à le formuler clairement :

*« Si je réfléchis à où est-ce que ça va être le plus difficile d'agir pour
moi... Je pense qu'au niveau de l'humour que j'aurai des
problèmes. »*

Il précise que ce sont précisément « *ces zones grises* » qui posent le plus de dilemmes : il sait comment réagir face à des violences évidentes, mais pas face à une plaisanterie douteuse en soirée ou au travail. Ce flou moral est d'autant plus difficile à gérer que l'humour sert souvent de bouclier pour éviter la confrontation :

« J'ai un collègue au boulot qui fait beaucoup de blagues de cul... qui sont jamais dégradantes. (...) Mais est-ce que mes collègues féminines sont dérangées par ce genre de comportement ? »

La distinction entre ce qui est perçu comme une blague inoffensive et ce qui relève d'un discours sexiste n'est jamais évidente, surtout lorsqu'on est soi-même impliqué. Cette tension renvoie à ce que bell hooks appelle la « conscience critique inaboutie » (2004, p. 66) : une forme de lucidité partielle qui permet aux hommes d'identifier certains problèmes tout en les perpétuant sous d'autres formes, jugées plus acceptables.

En réponse à cette complexité, j'interviens en nommant explicitement le dilemme de l'ami qui signale les blagues sexistes :

« Il faut être la petite voix qui martèle tout le temps... mais en même temps, se faire marteler tout le temps, c'est compliqué. »

Cette position de veille constante est perçue comme ingrate, voire intenable dans la durée, surtout dans des groupes masculins où l'humour est une forme centrale de socialisation virile. Thiers-Vidal (2010, p. 70) souligne que l'humour sexiste, loin d'être anodin, sert à réaffirmer la domination masculine tout en la dissimulant sous les traits de la légèreté.

L'intervenant 3 illustre parfaitement cette tension lorsqu'il raconte une scène de bar où un groupe d'hommes fait des blagues déplacées à ses amies. Il explique :

« Le gars l'écoute mais l'entend pas. (...) Je me suis permis de demander à ma pote si je pouvais dire plus ou moins la même chose, mais comme je suis un mec, je crois qu'il va plus m'écouter. »

Et il constate avec tristesse :

« C'est con hein ? C'est super con. Mais en fait, c'est vraiment ce qui s'est passé. »

Ce constat démontre le poids des rapports de domination dans la réception même des messages. Ce que dit une femme n'est pas entendu, ou pas pris au sérieux. Ce que dit un homme peut soudain devenir audible, à condition qu'il parle « *comme un homme* ». C'est la structure sexiste qui permet cela, et non la qualité de l'argument. Cette scène met en évidence le caractère structurellement inégal du débat public, même dans ses formes les plus informelles.

La difficulté d'intervenir dans ces contextes tient aussi à l'épuisement que cela génère. Comme le dit à nouveau l'intervenant 4 :

*« Être dans un groupe de potes et un peu casser les couilles et dire
'réfléchissons à comment on dit ça', c'est ça le plus difficile. »*

L'expression « *casser les couilles* » est ici significative : elle montre que même dans un cadre féministe, le langage ordinaire reste traversé par des normes viriles, où la remise en question est perçue comme une atteinte à la convivialité masculine. Le malaise n'est donc pas seulement lié au contenu des blagues, mais à la place que prend celui qui les interroge.

La littérature féministe analyse justement cette « friction » entre les logiques masculines de groupe et les exigences féministes de remise en question. Il montre que beaucoup d'hommes engagés restent en retrait lorsqu'il s'agit de troubler l'ordre relationnel de leurs cercles d'amis. Le féminisme s'arrête là où commence le risque de perdre des alliés, du capital social, ou de la légèreté. (Jacquemart, 2019, p. 69/ 2013, p. 38-40)

Cette parole des hommes est précieuse, car elle montre une position rarement assumée : ils savent que ces blagues sont problématiques, mais peinent à les affronter frontalement, surtout dans les espaces informels. L'humour reste un outil de pouvoir, un moyen de dépolitiser les violences, de neutraliser les conflits, et de tester les limites du groupe sans conséquence. En ce sens, il représente un « dernier bastion » de la domination ordinaire, plus difficile à déloger que les formes de violence plus explicites.

La discussion sentimentale, un mur difficile à franchir

Un autre sous-thème qui émerge, plus discrètement mais avec une force émotionnelle manifeste, est celui des difficultés de communication sentimentale entre hommes, même lorsqu'ils se retrouvent dans des espaces de parole alignés avec les principes féministes. La dynamique observée entre les intervenants 2 et 3 en constitue un bon exemple : à un moment du podcast, l'intervenant 3 partage la difficulté qu'il a eue à parler de sa bisexualité à son ami d'enfance, avec qui il a grandi dans un cadre masculin hétéronormé :

*« Moi par exemple, c'était un truc que j'avais. J'avais vraiment peur
de pas pouvoir par exemple parler de ma bisexualité avec toi.
Puisqu'on se connaît de Liège et que tu m'as toujours connu comme
j'étais avant... »*

Ce passage illustre à la fois la pression liée à l'image virile conservée dans la mémoire d'enfance, et la crainte du regard d'un pair masculin, même bienveillant, sur un dévoilement intime. Cette peur renvoie au poids de la socialisation masculine qui, comme le décrit Connell, tend à inhiber l'expression des émotions, particulièrement entre hommes, en imposant une logique de retenue, de distance et de rivalité (Connell, 1995, p. 185). Même dans un espace qui se veut critique du patriarcat, la norme de virilité silencieuse continue de se faire sentir, rendant coûteux les gestes d'intimité émotionnelle ou de vulnérabilité.

Ce qui rend cet échange particulièrement signifiant est qu'il révèle le double mouvement décrit tout au long de ce travail : la tension entre la volonté de transformation individuelle et la persistance des

réflexes genrés hérités. L'intervenant 3 reconnaît qu'il avait besoin d'un certain « test », une épreuve de confiance pour se permettre cette parole :

« Et en fait, en discutant, je me suis dit : mais non, aie confiance en toi, aujourd'hui t'es comme ça... prouve que t'as évolué »

La réponse de l'intervenant 2 est tout aussi révélatrice :

« C'est cool, tu nous as fait confiance. Et puis en parler, ça a été courageux, chouette. »

Ce court échange confirme à quel point la communication affective entre hommes reste exceptionnelle, même dans des espaces supposés sécurisants. Il témoigne aussi du fait que l'introspection ou la remise en question évoquées ailleurs dans le podcast ne suffisent pas à transformer profondément les habitudes relationnelles entre pairs masculins. Comme l'écrit Thiers-Vidal, « les hommes peuvent critiquer la domination masculine sans pour autant en désapprendre les modalités pratiques, en particulier dans leurs rapports avec d'autres hommes » (2010, p. 64).

Plus tôt dans l'enregistrement, l'intervenant 2 avait lui-même formulé cette difficulté à parler sincèrement avec certains de ses amis, en identifiant une forme de cloisonnement entre les discussions qu'il peut avoir avec des hommes militants, ouverts aux luttes féministes et raciales, et les échanges plus « masculins » et compétitifs qu'il vit avec d'autres hommes de son entourage.

Il souligne ainsi le lien étroit entre ouverture au dialogue émotionnel et distance vis-à-vis des normes masculines traditionnelles. Les hommes qui ne remettent pas en question ces normes restent souvent enfermés dans un rapport instrumental à la parole, où le partage émotionnel est perçu comme une faiblesse ou une perte de contrôle. Cette incapacité à parler de ses émotions, ou à recevoir la parole intime d'un autre homme, fait partie des éléments les plus structurels du patriarcat. Comme le rappelle bell hooks, « l'amour entre hommes est censé être secondaire, utilitaire, voire inexistant ; ce désamour est une blessure fondatrice de la masculinité patriarcale » (hooks, 2004, p. 132). En ce sens, même dans les milieux pro-féministes, la rupture avec cette logique reste fragile, dépendante de liens de confiance construits dans la durée.

5. Mon auto-analyse : reconnaître les contradictions masculines à partir de ma propre parole.

À propos de cette parole

Les propos que je tiens dans cet épisode du podcast sont à comprendre à partir d'une double posture. En tant qu'organisateur de l'épisode, j'ai participé à l'élaboration des questions et de certains contenus, avec l'appui du groupe de critique féministe qui m'accompagne dans cette

recherche. Cette position m'amène à intervenir à la fois comme animateur, mais également comme participant à part entière, concerné directement par les enjeux abordés. Certaines de mes interventions ont été rédigées à l'avance, mais d'autres, souvent plus significatives, sont spontanées et livrent des éléments personnels, parfois ambigus ou inconfortables. C'est à partir de ces moments de tension que je propose ici une analyse réflexive de ma propre parole, afin d'illustrer en quoi la déconstruction masculine demeure un processus conflictuel, partiel et nécessairement situé.

Je fais part d'une prise de conscience liée à une ancienne relation affective, dans laquelle mon comportement a eu des effets marquants sur ma partenaire. Voici un extrait de ce passage :

*« Je suis une personne très explosive, quoi. Mais ça, on me l'a appris.
C'est mon père qui m'a appris à m'énerver. [...] Elle avait peur
d'avoir des réactions honnêtes, pas parce que j'allais la taper, mais
juste parce que j'allais avoir un énervement très intense. »*

Cette évocation fait apparaître une forme de violence émotionnelle que j'ai longtemps minimisée, en la considérant comme une caractéristique de ma personnalité. Je justifiais mon comportement par mon tempérament ou mon éducation familiale, sans en mesurer les effets réels sur l'autre. Ce n'est que bien plus tard, en discutant avec la personne concernée, que j'ai compris l'impact durable de mes attitudes, notamment la manière dont elles ont contribué à la peur et à l'auto-censure dans ses relations suivantes.

Ce mécanisme de rationalisation (« je suis comme ça ») s'inscrit dans une logique bien analysée par Léo Thiers-Vidal (2010, p. 61), qui décrit la tendance masculine à éviter la politisation de ses comportements, en les ramenant à des traits personnels ou à des récits d'enfance. Or, comme le montre bell hooks (2004), la violence masculine ne se limite pas aux coups : elle peut s'exercer dans la manière de parler, de réagir, de créer un climat de tension permanent. Cette prise de conscience ne s'est pas faite uniquement par introspection. Elle est le fruit d'échanges critiques avec des femmes de mon entourage, mais aussi d'un travail thérapeutique entamé dans un contexte de remise en question plus large.

C'est dans ce processus que m'a été diagnostiqué un trouble du déficit de l'attention avec hyperactivité (TDAH), qui a mis en lumière certaines difficultés de gestion émotionnelle. Ce diagnostic n'a pas pour vocation d'excuser ce qui a été fait, mais il constitue un élément important pour comprendre les conditions de reproduction de certains comportements. Le féminisme a représenté pour moi une première étape dans ce cheminement mais pas une solution suffisante en soi. Le travail de transformation reste en cours, dans le dialogue avec les autres, dans l'analyse, et dans des engagements concrets.

Pression sexuelle

Un des passages que j'estime intéressant à analyse est le suivant. J'y décris une relation dans laquelle j'ai exercé, sur une longue durée, une pression sexuelle implicite mais constante :

« Je me suis retrouvé à sortir avec une fille qui n'avait pas une relation au sexe aussi ouverte que moi. [...] J'ai fait pire que la quitter parce qu'on ne faisait pas l'amour : je suis resté trois ans avec elle, mais avec une pression quotidienne énorme. [...] Il y a eu plein de moments où on a fait du sexe alors qu'elle n'en avait pas spécialement envie. »

Ce passage illustre l'un des points les plus sensibles et les plus difficiles à nommer dans le rapport des hommes au féminisme : le fait que l'on peut se voir comme respectueux, féministe, à l'écoute, tout en exerçant une domination sexuelle, sans même la reconnaître comme telle sur le moment. En mobilisant une conception hétéronormée de la relation amoureuse (« si on a pas de rapport sexuel, c'est qu'on n'est pas amoureux »), j'ai participé à imposer un cadre normatif, en refusant d'accueillir les désirs ou non-désirs exprimés par ma partenaire. Cette pression, même non violente physiquement, constitue une forme de contrainte. Elle relève de ce que l'on peut qualifier, dans une perspective féministe, de viol conjugal.

Jacquemart (2019, p. 67) rappelle que nombre d'hommes engagés dans une démarche féministe peuvent reproduire des schémas de domination, tout en se pensant extérieurs à ces logiques. Cette dissonance est particulièrement forte lorsque les comportements problématiques sont légitimés par un récit de bienveillance, d'amour ou d'écoute. Aimer ne suffit pas à défaire la violence : il faut reconnaître les structures dans lesquelles elle s'exerce. Cette reconnaissance ne peut advenir que dans le face-à-face avec la parole des femmes concernées.

La complicité silencieuse face à un violeur dans mon entourage

Enfin, à la 34^e minute, j'évoque un épisode survenu dans le cadre d'un baptême universitaire. Un de mes amis a été accusé, à plusieurs reprises, de viol, et voici comment j'ai réagi à l'époque :

« Dans mon groupe de potes, il y a eu plein de réactions différentes. [...] Moi, dans le cercle privé, je disais aux gens que ça m'énervait. Mais publiquement, je continuais à lui claquer la bise. Je ne repoussais pas ce qu'il avait fait. [...] Je me rends compte que j'ai clairement été complice du truc. »

Ce passage illustre un moment de contradiction particulièrement marquant. D'un côté, une forme de conscience de la gravité des faits. De l'autre, un silence public, un maintien des apparences, une protection implicite du lien amical. En analysant cette attitude, je ne cherche pas à me dédouaner, mais à reconnaître les logiques collectives qui rendent ce type de complicité possible, voire fréquent. Comme l'explique Thiers-Vidal (2010, p. 65-72), les hommes socialisés dans une culture de loyauté virile privilégient souvent la cohésion du groupe à la prise de position individuelle, surtout lorsque celle-ci implique un conflit ou une rupture.

Ce mécanisme de « neutralité protectrice » est une forme de reproduction du patriarcat. En ne prenant pas position publiquement, j'ai participé au maintien du silence autour de faits graves. Et ce

silence a une valeur politique : il affaiblit la parole des victimes, il légitime la place du violeur dans le groupe. C'est seulement avec le recul et la confrontation avec des discours féministes que j'ai pu relire cet épisode autrement, et comprendre que ce que j'avais vécu comme un malaise personnel était en réalité un acte de complicité collective.

L'intégration de cette auto-analyse à mon mémoire s'inscrit dans une volonté de cohérence politique. Il ne s'agit pas pour moi de m'extraire du champ d'analyse ou de me présenter comme un sujet exemplaire. Bien au contraire, il me semble fondamental, dans une perspective féministe critique, d'examiner aussi les paroles que l'on produit soi-même, surtout lorsqu'elles touchent à des enjeux de domination, de responsabilité ou de complicité.

Les trois exemples analysés ici ne représentent pas l'ensemble de mon parcours, mais ils en disent suffisamment pour illustrer les tensions traversées par un homme en cheminement critique. Ils montrent que la conscience des rapports de pouvoir ne suffit pas à les défaire ; qu'il est possible de se penser « féministe » tout en reproduisant des violences ; que la transformation ne se décrète pas, mais qu'elle passe par une série de ruptures, d'apprentissages, de remises en question parfois douloureuses.

Ce travail de remise en cause a été amorcé grâce aux apports du féminisme, et notamment grâce à des femmes qui m'ont fait voir ce que je ne voulais pas reconnaître. Mais ce féminisme ne peut être un simple label. Il doit s'incarner dans un processus de responsabilisation et de vigilance permanente. C'est depuis cette position située, contradictoire, et encore en mouvement, que je propose cette parole.

Episode 2 : Are Boys Still Boys ?

1. Introduction

Le groupe critique féministe s'est constitué autour de treize femmes, dont six ont participé activement à toutes les étapes du projet. Âgées de 22 à 29 ans, elles formaient un collectif hétérogène, à la fois sur le plan social, intellectuel et militant. Certaines, comme Once et Adeline, venaient d'un parcours académique marqué, avec une solide familiarité des textes féministes. D'autres, à l'image d'Emmanuelle, apportaient une parole féministe de terrain, construite dans les expériences militantes concrètes et les luttes quotidiennes. À leurs côtés, des participantes non universitaires, parfois très éloignées des espaces institutionnels de savoir, ont contribué avec une parole intuitive, directe, souvent nourrie par des discussions informelles ou des vécus partagés.

Cette diversité de profils n'a jamais constitué un frein : au contraire, elle a renforcé la richesse des échanges. L'approche intersectionnelle, par exemple, est apparue dès les premiers échanges, sans que je l'aie moi-même formulée, lorsque certaines participantes ont interrogé les dimensions raciales, de classe ou de sexualité dans les discours masculins. Elles ont aussi souligné que leur position de femmes blanches limitait la portée de certaines analyses, notamment sur les formes de violence systémique liées aux discriminations raciales.

La majorité d'entre elles n'avaient pas d'expérience formelle dans l'analyse de discours ou les projets de recherche. Mais elles avaient toutes été engagées, à un moment ou un autre, dans des formes de rassemblements féministes informels : cercles de parole, lectures partagées, collectifs de soutien, pratiques artistiques. Leurs interventions dans les séances d'écoute étaient souvent très incisives, et leurs remarques montraient une attention aiguë aux détails.

La première réunion a eu lieu au tout début de l'élaboration du podcast, plus d'un an et demi avant la rédaction de ce mémoire. Je leur ai présenté le projet comme une série de discussions entre hommes autour des masculinités, pour laquelle j'avais besoin d'un regard extérieur et féministe. À ce stade, il n'était pas encore question d'un second épisode. La réunion s'est déroulée dans une ambiance conviviale et bienveillante. On a ri, on a partagé des expériences, on a confronté nos intuitions. Progressivement, au fil des échanges et des écoutes collectives, leur implication s'est intensifiée. J'ai été frappé de voir à quel point elles prenaient ce projet à cœur, et à quel point elles semblaient y trouver un espace de parole qui faisait sens pour elles aussi.

C'est dans cette dynamique, co-construite, que l'idée d'un second épisode s'est imposée. Leur désir de répondre aux paroles des hommes, de formuler leurs critiques, de rendre audibles d'autres voix féministes, s'est fait de plus en plus pressant. Plutôt que de simplement commenter le projet de l'extérieur, elles ont proposé de prendre le micro à leur tour. Cette décision ne venait pas de moi, mais d'une volonté commune, et a donné naissance à l'un des moments les plus forts du dispositif.

L'ambiance du groupe, au fil des mois, s'est consolidée autour d'une forme de sororité très tangible. Plusieurs participantes ne se connaissaient pas au départ, mais des liens se sont tissés au fil des réunions, souvent organisées chez moi, dans une atmosphère chaleureuse, critique et attentive. Si l'enregistrement de leur épisode a été un peu plus tendu à cause du stress lié au micro, l'écoute, la complicité et la volonté collective de porter une parole féministe forte sont restées présentes tout au long du processus.

L'implication du groupe critique féministe contraste nettement avec celle des hommes invités dans le premier épisode. Dès le départ, les femmes ont montré une réelle volonté d'investir le projet, de le faire vivre, de le pousser plus loin que ce que j'envisageais initialement. À l'inverse, la participation des hommes a été plus fluctuante, marquée par une forme de distance parfois liée à des contraintes pratiques, mais aussi à une certaine gêne face au contenu.

Au cours de la première année, l'ensemble du projet restait encore assez abstrait. Les réunions servaient davantage à discuter de grandes notions, à poser les bases, à imaginer ce que pourrait être un podcast critique sur la masculinité. À ce stade, les hommes ont participé de manière plutôt volontaire, curieuse, parfois même enthousiaste. Mais à mesure que le projet se précisait, que mes exigences politiques devenaient plus nettes, que les contenus proposés (théories féministes, témoignages, réflexions critiques) devenaient plus concrets, j'ai senti un retrait progressif. Moins d'enthousiasme, plus de silences, des difficultés de disponibilité, mais aussi un malaise plus diffus : celui, sans doute, de se sentir exposé, ou mis en difficulté par le niveau de remise en question que je commençais à attendre.

J'ai organisé deux réunions collectives avec les participants du premier épisode, qui n'ont pas vraiment permis de faire avancer le travail. L'ambiance était cordiale, mais le projet restait flou pour beaucoup, et les résistances implicites à une critique frontale du masculin semblaient déjà à l'œuvre. Pour contrer ces limites, j'ai alors choisi de multiplier les entretiens en tête-à-tête. Ces moments individuels ont été plus féconds : les hommes y étaient plus à l'aise pour poser des questions, verbaliser leurs doutes, me faire part de leurs limites. Je leur ai aussi transmis plusieurs ressources (podcasts, articles, vidéos) pour nourrir leur réflexion. Mais à l'exception de quelques lectures rapides des questions préparées, ces propositions ont été très peu investies. Aucun n'a écouté les podcasts recommandés. Leurs interventions lors de l'enregistrement n'étaient donc pas informées par un bagage théorique solide ce qui peut être vu à la fois comme une limite, mais aussi comme un marqueur de sincérité.

C'est sans doute là que se joue la différence majeure avec le groupe critique : les femmes ont, dès le début, envisagé ce podcast comme un espace de réflexion politique à part entière. Les hommes, eux, y sont plutôt entrés comme dans une discussion de groupe, avec ce que cela implique de spontanéité, de sincérité, mais aussi de naïveté. Ils n'ont pas tous perçu d'emblée la profondeur de la réflexion que je souhaitais amorcer. Ce n'est qu'après l'écoute de l'épisode critique, enregistré par le groupe féministe, qu'ils ont pu mieux saisir le niveau d'analyse attendu. De ce point de vue, on peut dire que les réactions des hommes enregistrées dans le podcast sont « sincères » au sens fort : elles témoignent non pas d'un savoir construit, mais d'un rapport immédiat à la parole, au doute, à

la fragilité. C'est cette sincérité qui donne parfois de la valeur aux hésitations, aux maladresses ou aux silences qui ponctuent l'épisode.

2. Critiques formulées par le groupe féministe

Comme prévu lors des différentes réunions, le groupe critique, en entendant l'épisode 1, a relevé de nombreux points à analyser et commenter. Ce deuxième épisode, construit comme une réponse collective, a permis de mettre en lumière les angles morts du discours masculin. Bien que les garçons expriment une volonté de remise en question sincère, les critiques formulées par les participantes révèlent à quel point les limites de leur engagement sont structurelles, et non seulement personnelles.

Dès le début de l'analyse, un point a frappé unanimement les participantes : aucun des intervenants ne se déclare explicitement féministe. Cette absence de positionnement fort, qu'elles interprètent comme un symptôme d'un manque de formation politique, est vue comme une manière de se protéger d'un engagement trop contraignant. L'une d'elles formule cette observation ainsi :

« Finalement, aucun des participants n'était sans doute... ils sont sur un chemin, il y a plein de réflexions qui sont en cours [...] mais aucun d'entre eux ne se disait clairement féministe, et peut-être à raison, parce qu'on a quand même senti qu'il y avait beaucoup de lacunes, ou un manque de prise de recul par rapport à leur propre position »

Selon elles, ce refus assumé témoigne du confort dans lequel les garçons peuvent rester, à distance d'un féminisme qu'ils soutiennent en paroles mais auquel ils n'adhèrent pas pleinement. Ce constat rejoint les travaux de Léo Thiers-Vidal sur la « reproduction différée » des rapports de pouvoir : « Refuser le terme 'féministe', c'est souvent refuser de se confronter aux conflits structurels qui en découlent » (Thiers-Vidal, 2010, p. 66).

Une autre participante ajoute :

« Je m'attendais peut-être à une autre forme d'implication individuelle de la part des participants, ou peut-être une meilleure connaissance à certaines choses »

Ce désalignement entre l'image projetée par le podcast (des hommes pro-féministes, engagés) et le contenu perçu par les femmes met en évidence une dissonance entre discours et positionnement réel. Cette déception, qui traverse plusieurs interventions, souligne combien l'étiquette d'allié ne suffit pas. Elle rappelle les analyses de Christine Delphy sur l'effet d'adhésion apparente sans engagement dans les luttes réelles, où le féminisme peut être vidé de sa portée subversive lorsqu'il n'implique pas de prise de position publique (Delphy, 2013, tome 2, p. 105-107). La posture de l'allié peut parfois servir à maintenir les privilèges, en donnant l'impression de l'engagement sans en assumer les effets concrets (Jacquemart, 2019, p. 67 / Allard, Les hommes dans les luttes féministes, 2023, p. 11-12)

Un deuxième point de convergence dans les critiques féminines est le manque d'implication des garçons dans des actions concrètes de soutien aux luttes féministes. Les participantes pointent une parole masculine très centrée sur l'introspection et la réflexion personnelle, sans traductions

politiques ou militantes. À aucun moment, disent-elles, les garçons ne parlent de leur participation à des manifestations, à des collectifs, ou même d'un soutien explicite aux femmes de leur entourage.

Cette tension est accentuée par l'analyse du double registre d'apparence utilisé par certains hommes :

« Ce sont ces mecs-là qui vont être féministes dans ces relations-là, mais qui ne sont pas féministes devant leurs potes. [...] Je m'en fous de comment les mecs s'appellent, s'ils sont féministes, pro-féministes ou rien du tout. Je vais accorder beaucoup plus d'importance à leurs actes »

Cette dénonciation de l'hypocrisie ou du double discours rejoint une critique féministe classique : le fossé entre les pratiques et les étiquettes, entre les identités politiques revendiquées et les comportements réels. Judith Butler a montré que les identités de genre sont performatives, c'est-à-dire qu'elles se construisent dans les actes répétés, non dans les mots (Butler, 2007, p. 25). Refuser d'agir, ou ne performer une posture critique que dans certains contextes socialement acceptables (les relations intimes, mais pas les cercles masculins), revient à neutraliser la portée transformatrice de cette identité.

Le troisième axe d'analyse féministe concerne le manque de responsabilisation dans les récits masculins. Plusieurs filles dénoncent la façon dont les garçons racontent leurs erreurs passées comme des moments d'ignorance « bête et méchante », sans penser aux conséquences pour les femmes concernées. Leurs récits sont autocentrés, focalisés sur le moment où « eux » ont compris, au lieu de s'intéresser à celles qui ont subi ces violences ou attitudes. L'exemple souvent cité est celui des garçons qui sifflent ou interpellent des femmes dans la rue, et qui racontent ce souvenir sans évoquer les émotions, les peurs ou les conséquences pour les femmes visées. Pour les participantes, cette posture revient à nier la matérialité de la violence, à la réduire à une « gaffe » du passé plutôt qu'à un comportement systémique.

Elles rappellent à ce titre combien, dans leurs expériences personnelles, ce sont toujours elles qui doivent expliquer, conseiller, réparer, apaiser. En écoutant l'épisode, elles soulignent combien la charge mentale du féminisme repose encore sur les femmes. Ce partage inégal du travail émotionnel rejoint l'analyse de bell hooks sur la pédagogie émotionnelle imposée aux femmes, qui doivent « éduquer les hommes à propos de la violence qu'ils exercent, tout en supportant ses effets » (hooks, 2004, p. 74).

La critique du manque d'empathie est poussée plus loin par une participante, qui explicite sa dimension structurelle :

« Il faut bien se rendre compte que l'empathie, c'est une émotion qui est complètement lacunaire de la part des hommes envers beaucoup de femmes. Et c'est pas moi qui le dis, ce sont plusieurs études qui l'ont prouvé, parce que les hommes considèrent les femmes comme des objets »

Elle évoque les effets du male gaze dans les médias, la pornographie et la publicité, soulignant que « ce sont les mêmes régions du cerveau qui s'activent quand un homme voit un objet sexuel ou quand il voit une femme ». Cette absence d'empathie structurelle, résultant d'une socialisation à l'objectification, repose sur la vision du corps féminin comme support de fantasme masculin. Le

féminisme ne peut donc faire l'économie d'un travail actif de reconstruction émotionnelle et politique de la perception de l'autre.

L'un des moments les plus marquants de la discussion féminine concerne les solutions avancées par les hommes dans l'épisode 1. Celles-ci se concentrent presque exclusivement sur la confiance en soi, l'écoute, et l'empathie. Pour les participantes, ces pistes sont profondément insuffisantes. Non seulement elles n'allègent en rien la charge que portent les femmes, mais elles n'impliquent aucun déplacement concret des rapports de pouvoir.

« Je suis pas d'accord avec cette idée de 't'as confiance et t'as de l'empathie alors c'est super et on va avancer encore mieux' »

dit une intervenante, avant d'ajouter :

« La confiance, ça nous sert pas à nous les meufs »

Elle donne ensuite un exemple de l'un des participants :

« C'est le même homme qui a dit à un moment : 'je suis fier quand je change une roue ou que ma copine, elle n'a pas confiance pour commander au resto'. Bah en fait, moi je fais tout ça. Mais ça ne change rien sur ma confiance »

Cette scène illustre de manière crue le non-transfert du développement personnel masculin vers un changement systémique. Comme l'écrit bell hooks, « certains hommes veulent utiliser le féminisme comme un outil de guérison individuelle, mais refusent d'en faire une praxis collective » (2004, p. 66).

Enfin, une dernière critique, plus théorique, a marqué la deuxième partie du podcast : le récit de l'homophobie, largement abordé dans l'épisode 1, est selon les participantes une manière détournée de recentrer le féminisme sur les souffrances masculines. L'une d'elles note :

« Il y a plusieurs moments du podcast où je me suis rendu compte qu'en fait la discussion ne parlait plus de féminisme mais d'homophobie »

Elle poursuit en montrant que cette déviation, bien qu'en apparence liée, recentre les discussions sur les hommes :

« C'est une manière pour eux d'essayer de comprendre un sujet, mais de quand même se l'appliquer à eux. [...] Moi j'aimerais bien qu'ils nous comprennent nous en tant que femmes »

Elle conclut par une phrase marquante :

« Ils se montrent pas comme acteurs du sexisme, mais principalement comme victimes. [...] L'homophobie est un symptôme très concret du sexisme dans les boys clubs. L'enfer est pavé de bonnes intentions, comme on dit »

Ce que décrivent les participantes est ce que plusieurs autrices féministes identifient comme un **retournement victimaire**. En se présentant d'abord comme souffrant du patriarcat (à travers la pression virile, la honte des émotions, ou l'homophobie) certains hommes finissent par recentrer l'attention sur eux-mêmes, déplaçant ainsi le cœur du féminisme vers la narration de leurs propres

blessures. Si les participantes reconnaissent que l'homophobie est bien un effet du patriarcat, elles regrettent que cette souffrance soit mise en avant au détriment de l'écoute des expériences féminines, ce qui produit une forme d'inversion de la focale.

Ce phénomène a été précisément analysé par Léo Thiers-Vidal, qui critique chez les hommes pro-féministes une tendance à refouler leur position de dominant derrière des formes d'auto-réflexivité complaisantes : « La reconnaissance des torts personnels peut devenir un outil de réassurance narcissique si elle n'est pas articulée à une critique du système sexiste » (Thiers-Vidal, 2010, p. 64). En ce sens, le récit de l'homophobie vécue par les hommes, ou de leur difficulté à s'écarter de la norme virile, devient parfois un écran qui les protège de l'accusation de domination, en les installant dans une position de vulnérabilité. Comme le rappelle bell hooks, il ne suffit pas de souffrir du patriarcat pour ne pas le reproduire : « Les hommes doivent cesser de penser leur souffrance comme prioritaire. [...] Leur douleur ne justifie pas leur passivité. Ce sont les femmes qui subissent les conséquences les plus graves » (hooks, 2004, p. 74).

Ce retournement victimaire est d'autant plus problématique qu'il altère le cadre même de la discussion féministe. Au lieu de se centrer sur les violences subies par les femmes, sur les responsabilités masculines et les rapports de pouvoir, le débat glisse vers une forme de psychologisation du genre, où chacun explore ses fragilités, son parcours, ses blocages, sans que cela n'ouvre nécessairement sur une transformation politique. Christine Delphy dénonce ce mécanisme en expliquant que « même dans les discours féministes masculins, les hommes réintroduisent leur propre centralité, que ce soit comme bons élèves ou comme victimes » (Delphy, 2013, tome 2, p. 119). Le fait que les garçons du podcast évoquent peu la manière dont ils comptent lutter aux côtés des femmes, mais beaucoup ce qu'ils ont eux-mêmes ressenti en se confrontant au sexisme, illustre bien cette tendance.

Enfin, Alban Jacquemart permet de conceptualiser cette dynamique comme une gestion morale de soi : les hommes pro-féministes cherchent souvent à se rendre éthiquement acceptables, voire exemplaires, mais sans mettre en jeu leur position sociale. Les hommes préfèrent voir le féminisme comme un problème moral interne pour éviter la gestion politique. (Jacquemart, 2019, p. 68). En se présentant comme déconstruits ou blessés, ces hommes esquivent les responsabilités collectives et les formes d'action concrète. Le féminisme devient alors un miroir dans lequel ils peuvent soigner leur image, plutôt qu'un champ de lutte pour détruire les privilèges qu'ils incarnent.

Je tiens à remercier chaleureusement Adeline, Emmanuelle, Once, Charline, Marie et Lu, pour leur participation active au deuxième épisode du podcast, pour leur implication constante tout au long du processus, et pour la clarté et la force de leurs analyses. Leur regard critique, souvent exigeant mais toujours juste, a permis de révéler les angles morts de nombreuses discussions, d'affiner mes hypothèses et d'approfondir la portée féministe de cette recherche. Ce travail leur doit beaucoup.

Conclusion

Ce mémoire s'est construit à la croisée d'un projet collectif, d'une recherche qualitative et d'un engagement personnel. En choisissant le format du podcast comme dispositif de recueil de parole, il s'agissait d'observer ce que des hommes, réunis pour parler de féminisme entre eux, sont capables de produire mais c'est aussi un média que j'apprécie et que je connais. À travers une analyse détaillée de leurs discours, puis une confrontation avec un groupe critique féministe, ce travail visait à interroger les limites, les ambivalences et les possibilités d'un engagement pro-féministe masculin aujourd'hui.

Sur le plan méthodologique, l'architecture du mémoire repose sur une démarche rigoureuse, attentive à l'asymétrie des positions de pouvoir dans les espaces de parole. Le choix d'inclure un groupe féministe dans le dispositif d'analyse, pensé dès l'origine pour contrer le risque de recentrage masculin, s'est révélé d'une richesse inestimable. Les femmes de ce groupe, par leur écoute, leur exigence et leur engagement, ont déplacé les perspectives, mis au jour les angles morts, et enrichi de manière décisive les conclusions de cette recherche.

L'analyse a permis de faire apparaître plusieurs constantes dans les discours des hommes interrogés. Tous témoignent d'une volonté sincère de réfléchir aux normes de genre, mais peinent à s'en désolidariser pleinement. La plupart revendiquent une prise de conscience, mais hésitent à se dire «féministes». Tous reconnaissent, dans une certaine mesure, la violence du système patriarcal, mais rencontrent des difficultés à reconnaître leurs propres implications dans ce système. Cette tension entre lucidité et résistance, adhésion intellectuelle et réflexes hérités, est au cœur de leur positionnement.

Naviguer dans la masculinité contemporaine ne va pas de soi. Ce que révèlent les propos analysés, c'est à quel point les hommes sont traversés par des injonctions contradictoires : vouloir s'éloigner de certains modèles virils tout en continuant d'en préserver des fragments rassurants; se dire en accord avec des idées féministes sans pour autant se les appliquer dans leurs pratiques; se penser en changement tout en redoutant le regard des autres hommes. Ces ambivalences ne sont pas anecdotiques : elles traduisent la complexité d'une socialisation identitaire dans un système où la masculinité continue d'être valorisée comme norme.

Les critiques formulées par le groupe féministe permettent de comprendre que cette complexité, si elle est réelle, ne peut pas servir d'alibi à l'immobilisme. Elles rappellent que les femmes, elles, n'ont pas le luxe de l'ambivalence. Ce que les hommes présentent comme des hésitations ou des maladresses peut avoir, pour les femmes, des conséquences concrètes et douloureuses. C'est cette asymétrie qui rend nécessaire une posture de responsabilité accrue chez ceux qui prétendent vouloir s'engager. Le féminisme ne peut être réduit à un processus de développement personnel ni à une quête de rédemption morale; il suppose un déplacement de soi au service d'une cause collective.

Sur un plan plus personnel, ce travail a été traversé par des remises en question constantes. Être un homme et produire un mémoire féministe, c'est accepter de travailler depuis une position située, traversée par des contradictions. C'est aussi reconnaître que cette recherche n'aurait pas pu avoir lieu sans l'implication et la patience de toutes celles qui m'ont accompagné, conseillé, et parfois bousculé. Leur présence a fait de ce projet bien plus qu'un travail académique : une expérience de confrontation, d'apprentissage et de responsabilisation.

Ce mémoire ne prétend pas clore un débat. Il documente une tentative : celle de créer un espace de parole masculine non-mixte, de le soumettre à une lecture critique féministe, et de rendre compte des effets et des limites de ce dispositif. Si une conclusion devait en émerger, ce serait peut-être celle-ci : les hommes qui souhaitent s'inscrire dans les luttes féministes doivent renoncer à vouloir être rassurés. Ils doivent s'exposer, apprendre à écouter, à reconnaître ce qu'ils ignorent encore, et à se laisser transformer. Le féminisme, pour eux, ne doit pas être une étiquette, mais un terrain d'engagement exigeant et inconfortable, dont les femmes restent les premières autrices, critiques et bénéficiaires.

Bibliographie

Ouvrages académiques et théoriques

- Benoit Allard, *Les hommes dans les luttes féministes : une étude Q des subjectivités militantes proféministes*, Mémoire de master, Université du Québec à Montréal, 2023.
- Eric Anderson, *Inclusive Masculinity: The Changing Nature of Masculinities*, New York, Routledge, 2009.
- M. K. Baird, D. M. Szymanski et S. G. Ruebelt, « Feminist Identity Development and Practice among Male Therapists », *Psychology of Men & Masculinity*, vol. 8, n°2, 2007, pp. 67–78.
- Alexandre Baril, « De la construction du genre à la construction du "sexe" : les thèses féministes postmodernes dans l'œuvre de Judith Butler », *Recherches féministes*, vol. 20, n°2, 2007, pp. 61–90.
- Simone de Beauvoir, *Le Deuxième Sexe*, Paris, Gallimard, 1949.
- Bruno Benvindo, *Groenemann, Masculinité et intersectionnalité*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 2009.
- Laetitia Biscarrat, « Ce que soulèvent les chiffres. La place des femmes dans les médias : retour sur enquêtes », *Le Temps des Médias*, n°29, 2017, pp. 193–208.
- Pierre Bourdieu, *La domination masculine*, Paris, Seuil, 1998.
- Zélie Boussou, « Podcasts et webradio : une nouvelle approche d'encadrement des doctorants en SHS face aux défis de la recherche universitaire », *LHUMAINE*, 2023.
- Judith Butler, *Gender Trouble: Feminism and the Subversion of Identity* (1990), New York, Routledge Classics, 2007.
- Patricia Hill Collins, *Black Sexual Politics: African Americans, Gender, and the New Racism*, New York, Routledge, 2004.
- Raewyn Connell, *Masculinities*, Berkeley, University of California Press, 1995.
- Kimberlé Crenshaw, « Mapping the Margins: Intersectionality, Identity Politics, and Violence against Women of Color », *Stanford Law Review*, vol. 43, n°6, 1991, pp. 1241–1299.
- Angela Y. Davis, *Women, Race & Class*, New York, Vintage Books, 1983.
- Christine Delphy, *L'Ennemi principal*, éd. critique en 2 tomes, Paris, Syllepse, 2013.
- Francis Dupuis-Déri, *Les hommes et le féminisme*, Montréal, Remue-ménage, 2017.
- Francis Dupuis-Déri, « Féminisme au masculin et contre-attaque masculiniste au Québec », *Mouvements*, n°31, 2004, pp. 70–74.
- Francis Dupuis-Déri, « Le discours de la "crise de la masculinité" comme refus de l'égalité entre les sexes : histoire d'une rhétorique antiféministe », *Cahiers du Genre*, n°52, 2012, pp. 119–136.

- Michel Foucault, *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Paris, Gallimard, 1975.
- Gisèle Fournier, « La Sainte Virilité », *Questions Féministes*, n°3, mai 1978, pp. 29–62.
- Olivia Gazalé, *Le Mythe de la virilité*, Paris, Robert Laffont, 2017.
- Cécile Gornet, *Histoire du féminisme*, Paris, La Découverte, coll. « Repères », 2018.
- Colette Guillaumin, *Sexe, race et pratique du pouvoir*, Paris, Côté-femmes, 1992.
- Stéphane Héas, « Christophe Lejeune, Manuel d'analyse qualitative. Analyser sans compter ni classer », *Lectures*, mis en ligne le 10 mai 2015, URL : <http://journals.openedition.org/lectures/17952>
- bell hooks, *The Will to Change: Men, Masculinity, and Love*, New York, Washington Square Press, 2004.
- bell hooks, *Ain't I a Woman: Black Women and Feminism*, Boston, South End Press, 1981.
- bell hooks, *Feminist Theory: From Margin to Center*, Boston, South End Press, 1984.
- bell hooks, *Feminism is for Everybody: Passionate Politics*, Cambridge (MA), South End Press, 2000.
- Alban Jacquemart, *Les hommes dans les mouvements féministes. Sociologie d'un engagement paradoxal*, Paris, Éditions du Croquant, 2019.
- Alban Jacquemart, « L'engagement féministe des hommes – entre contestation et reproduction du genre », *Cahiers du Genre*, n°55, 2013, pp. 49–61.
- Stevi Jackson et Christine Delphy, « Genre, sexualité et hétérosexualité : la complexité (et les limites) de l'hétéronormativité », *Nouvelles Questions Féministes*, vol. 34, n°2, 2015, pp. 64–81.
- Michael Kimmel, *Angry White Men: American Masculinity at the End of an Era*, New York, Nation Books, 2013.
- Christophe Lejeune, *Manuel d'analyse qualitative. Analyser sans compter ni classer*, Paris, De Boeck Supérieur, 2014.
- Judith Lorber, *Paradoxes of Gender*, New Haven, Yale University Press, 1994.
- Anthony MacMahon, « Lectures masculines de la théorie féministe : la psychologisation des rapports de genre dans la littérature sur la masculinité », *L'Homme et la société*, n°158, oct.–déc. 2005, pp. 27–51.
- James R. Mahalik, Shawn M. Burns et Matthew R. Syzdek, « Masculinity and Perceived Normative Health Behaviors as Predictors of Men's Health Behaviors », *Social Science & Medicine*, vol. 64, n°11, 2007, pp. 2201–2209.
- Kate Millett, *Sexual Politics*, New York, Doubleday, 1970.
- Jean-Pierre Olivier de Sardan, *La recherche qualitative : L'épreuve du terrain*, Paris, Armand Colin, 2008.

- Arianne Torné, *Les hommes (pro)féministes : une étude qualitative portant sur la construction et la conciliation de leurs identités masculine et féministe*, Mémoire de master, 2014.
- Léo Thiers-Vidal, *De “L’Ennemi principal” aux principaux ennemis*, Lyon, Association Bambule, 2010.
- Anne Verjus, « Jacquemart (Alban), Les hommes dans les mouvements féministes : socio-histoire d’un engagement improbable », *Politix*, n° 113, 2016/1, pp. 234–238.
- Florence Weber, *Le guide de l’enquête de terrain*, Paris, La Découverte, 2010.
- Daniel Welzer-Lang, *L’homophobie, la face cachée du masculin*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 1999.
- Daniel Welzer-Lang, « La contraception masculine, un révélateur des normes de genre », in *Sexes, santé et sexualité*, Montréal, Presses de l’Université du Québec, 2009.
- Daniel Welzer-Lang, « Débattre des hommes : les recherches sur les hommes en tant qu’hommes », *Nouvelles Questions Féministes*, vol. 30, n° 1, 2011, pp. 26–38.
- Daniel Welzer-Lang, *L’utilité du viol chez les hommes*, conférence, document PDF, s.d. (probablement extrait de : *Arrête ! Tu me fais mal !*, Petite bibliothèque Payot, 2005).
- Daniel Welzer-Lang et Jean-Paul Filiod, « Les études ou écrits sur les hommes ou le masculin en France », in *Des hommes et du masculin*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1992, pp. 13–23.

Sources militantes, collectifs et brochures

- Collectif Nous Toutes, *Matériel de sensibilisation* (brochures, affiches).
- Collectif Osez le féminisme !, *Ressources en ligne et publications diverses*.
- Les Glorieuses, *Newsletters féministes*.
- Réseaux féministes kurdes, *Détruire l’homme dominant. Pamphlet féministe*.
- Zines féministes francophones (divers collectifs et ateliers militants).
- Documents EVRAS, *Éducation à la vie relationnelle, affective et sexuelle*, Fédération Wallonie-Bruxelles

Podcasts et ressources médiatiques

- *Les couilles sur la table*, animé par Victoire Tuillon, Binge Audio.
- *Un podcast à soi*, animé par Charlotte Bienaimé, Arte Radio.
- *La Poudre*, animé par Lauren Bastide.
- *AxelleMag*, « Comment penser les masculinités féministes ? », *L’Heure des éclaireuses*.
- *Entre Mecs*, animé par Ben Névert.

Outils numériques et bases de données

- Google Scholar , Recherche bibliographique universitaire.
- Cairn.info, Accès à des articles scientifiques francophones.
- Persée, Plateforme d'archives ouvertes de revues scientifiques.
- ChatGPT (OpenAI) Outil utilisé pour l'aide à la relecture et la vérification des citations, mais non pour la génération de contenu non vérifié.